

LES SAINTS BRETONS

DE LA

COTE D'EMERAUDE

LEUR VIE HISTORIQUE ET LÉGENDAIRE

tirée de l'Hagiographie Bretonne

— et présentée par —

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

NOUVELLE ÉDITION

Couverture illustrée de Christian Riou



“ A L'ENSEIGNE DE L'HERMINE ”

36. RUE DES CASINOS

DINARD

(BRETAGNE)



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES SAINTS BRETONS
DE LA
COTE D'EMERAUDE

DU MÊME AUTEUR

- LES EXILS*, poèmes, préface de Ch. Le Goffic (Sansot, Paris).
LA MUSE AUX VIOLETTES, poème (E. Sansot, édit.).
LA POËTE ET LA FEMME, poème (« Les Fleurs d'Or », Nice).
LE POÈME DE PARIS NOCTURNE (« Les Gémeaux », Paris).
LEDA, poème du souvenir (« Les Gémeaux » et « L'Hermine »).
IRLANDE A JAMAIS ! ode aux Martyrs de 1916 (Ed. P. N. B.).
LA « GUERRE » ?..., poème (« Les Argonautes », éd.).
J.-M. RENAÏTOUR, aviateur lyrique (« Les Argonautes, éd.).
LES POÈTES de PARIS, du XV^e au XX^e siècle, (Rasmussen, éd.).
LES BALLADES D'AMOUR, XII^e au XX^e siècle (Rasmussen, éd.).
LES RONDEAUX D'AMOUR, XII^e au XX^e siècle (Rasmussen, éd.).
LA BRETAGNE, vue par les Ecrivains et les Artistes, anthologie illustrée (Vald. Rasmussen, éd., Paris).
PAYSAGES BRETONS, Eaux-fortes de Juliaan Séverin, Flamand, présentées par Camille Le Mercier d'Erm, Breton (Anvers, hors commerce).
LES SAINTS BRETONS DE LA COTE D'EMERAUDE, leur vie historique et légendaire (Ed. de l'Hermine, Dinard).
LA TRAGÉDIE BRETONNE DES QUATRE FILS AYMON (*Buez ar pevar Mab Emon*), réédition de l'ancien texte, présentée avec une étude critique et des notes (Ed. de l'Hermine).
LES BARDES ET POÈTES NATIONAUX DE LA BRETAGNE ARMORICAINE (1800-1914), anthologie, avec notices biobibliographiques et Introduction sur le mouvement intellectuel breton contemporain. Préface d'Anatole Le Braz, Plihon et Hommay, Rennes, et E. Sansot, Paris).
LES HYMNES NATIONAUX DES PEUPLES CELTIQUES (*Irlande, Galles, Ecosse, Bretagne*), avec notices et musique (Ed. de l'Hermine).
LA CHANSON DES SIÈCLES BRETONS, poèmes et chansons populaires, avec notices et musique (Ed. de l'Hermine).
LE BARDE « MATHALIZ » étude (Ed. P. N. B.).
NATIONALISME BRETON et ACTION FRANÇAISE (P. N. B.)
LES ORIGINES DU NATIONALISME BRETON (P. N. B.)
LA BRETAGNE LIBERTAIRE, textes choisis, avec une étude sur « *La Nation Bretonne et l'Internationale* » (« Les Humbles, éd., Paris).

EN PRÉPARATION

L'ÉTRANGE AVENTURE DE L'ARMÉE DE BRETAGNE,
Le Drame de Conlie et du Mans (1870-71), étude historique,
avec des documents nouveaux et des gravures inédites.

Tous ces ouvrages, sauf épuisement, sont en dépôt aux *Editions de l'Hermine*, 36, rue du Casino Dinard (Bretagne).

A CONSULTER

Le P. AUGUSTIN DU PAS : *Histoire de l'Église Bretonne (bretonne), c'est-à-dire les Vies et Gestes des Saints et la Succession des Evêques de cette Province* (XVII^e siècle).

Le Fr. ALBERT LE GRAND : *Les Vies, Gestes, Mort et Miracles des Saints de la Bretagne-Armorique* (Nantes, 1636 ; réédité en 1659, 1680, 1837 et 1906).

Dom LOBINEAU : *Les Vies des Saints de Bretagne* (Rennes, 1725).

Chanoine de GARABY : *Vies des Bienheureux et des Saints de Bretagne* (Saint-Brieuc, 1839).

ARTHUR DE LA BORDERIE : *Sur le rôle historique des Saints en Bretagne* (Paris, 1848).

ARTHUR DE LA BORDERIE : *Sur le rôle historique des Saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne-armoricaine* (Rennes, 1873).

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ : *La Légende Celtique et la Poésie des Cloîtres* (Saint-Brieuc, 1859 et 1886).

ANATOLE LE BRAZ : *Au Pays des Pardons* (Rennes, 1894 ; — Calman-Lévy, éd., Paris).

ANATOLE LE BRAZ : *La Terre du Passé* (Calmann-Lévy, éd., 1902).

LOUIS TIERCELIN : *La Bretagne qui croit* (Lemerre, éd., 1894).

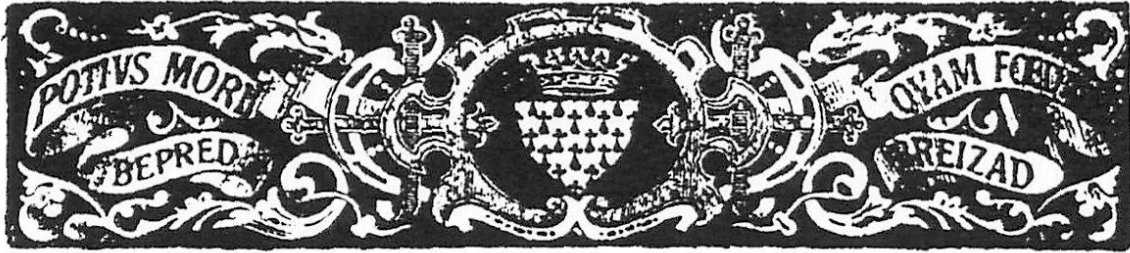
CHARLES LE GOFFIC : *L'Âme Bretonne*, 1^{re} série : « Au Cœur de la Race ». (Champion, éd., Paris, 1900).

EWAN GWESNOU : *Antée*, — IV « Foi » (1912).

PAUL SÉBILLOT : *Petite Légende Dorée de la Haute-Bretagne* (Nantes, 1897).

PAUL GRUYER : *Les Saints bretons*, monographie illustrée (H. Laurens, éd., Paris, 1923).

YANNIK FOUÉRÉ : *Les Saints Bretons et leur œuvre nationale* (Ed. de l'Hermine, Dinard, 1933).



Les SAINTS BRETONS de la COTE d'EMERAUDE

(AVANT-PROPOS)

La Côte d'Emeraude est justement célèbre dans le monde touristique et balnéaire par le charme unique de ses sites et l'exceptionnelle douceur tempérée de son climat, que les Britanniques, qui s'y connaissent, proclament « le plus égal d'Europe ». Pourtant, elle a d'autres titres, et des plus sérieux, à retenir l'attention de ses hôtes, épris de pittoresque ethnique et de couleur locale. C'est que cette « marche de Bretagne », qu'on pourrait croire terre de transition entre les provinces françaises uniformisées et la vieille Bretagne particulariste, accuse d'emblée, au sortir de la plantureuse Normandie, les traditionnels symptômes, à la fois physiques et

spirituels, de ce particularisme breton tenacement enraciné au plus profond d'un sol millénaire.

Vous avez suivi la côte normande et contemplé d'un œil distrait, au cours d'un périple automobile, des plages bruyantes et banales, créations factices de l'industrie balnéaire, sans histoire et sans caractère, et voici que vous arrivez tout-à-coup sur une terre granitique, où fleurit l'ajonc épineux, où fleurit aussi la légende, au bord de cette mer cimmérienne dont chaque vague est une harmonie, sur une côte imprévue, au caprice innombrable, dont la moindre bourgade maritime atteste, dans ses souvenirs et jusque dans son nom, une origine illustre et mystérieuse.

Quel pays, mieux que la Côte d'Emeraude, mériterait, en effet, chez les Bretons d'Armorique, cette définition empruntée à leur chant national :

Breiz, douar ar Sent koz, douar ar Varzed...

Oui, c'est bien la « Terre des vieux Saints nationaux », autant que la « Terre des Bardes », cette Côte d'Emeraude où, du Mont Saint-Michel à la baie d'Yffiniac, se perpétue la mémoire des pieux cénobites qui, aux temps barbares, l'ont défrichée et humanisée.

(1) *Bro goz ma Zadou*, du barde Taldir.

Soit que l'on jette les yeux sur la carte côtière ou que l'on poursuive la randonnée d'Est en Ouest, tout au long de la frange écumeuse, n'est-on pas frappé de cette succession de noms étranges qui la jalonnent, tous empruntés au calendrier breton et dont la plupart heurtent ou caressent pour la première fois l'oreille du touriste français ?...

Saint Malo, Saint Servan, Saint Ydeuc, Saint Méloir, Saint Marcan, Saint Samson, Saint Suliac, Saint Valay, Saint Enogat, Saint Lunaire, Saint Briac, Saint Sieuc, Saint Jacut, Saint Cast, et, un peu plus loin, Saint Briec, n'appartenez-vous pas tous à la vaste famille de nos Saints nationaux, venus de Bretagne-la-Grande ou de l'île d'Hibernie, dans vos belles auges de schiste ou de mica ?... N'êtes-vous point du nombre des glorieux fondateurs de la nationalité celto-bretonne, instaurée par vos mains et celles de vos compagnons, les Tierns et les Bardes insulaires, sur la terre celte d'Armorique, aux confins du vieux continent ?... Vous nous apparaissez, sur cette Côte d'Emeraude, comme les sentinelles avancées de la légion sacrée, protectrice du Pays, et vos noms trouvent aujourd'hui, dans la vogue profane de nos rivages, un regain de popularité que votre humilité naturelle et votre passion pour la solitude n'eussent, certes, jamais souhaité.

Du moins, si l'on connaît vos noms, que sait-on de votre histoire et de votre légende dorée, parmi ces foules vagabondes qui viennent animer, pendant quelques mois chaque année, le sol qui fut témoin de vos vertus exemplaires et de votre labeur fécond ? Que sait-on de vous aujourd'hui, parmi même les nouvelles générations autochtones, issues des anciens « plous » jadis édifiés par votre Sainteté ?... Saints bretons qui peuplez de vos âmes innombrables les moindres vallons des moindres paroisses de notre péninsule, tous, semble-t-il, hormis peut-être les plus renommés d'entre vous (Saint Corentin en Cornouaille, Saint Pol en Leon, Saint Yves en Trégor, Saint Malo sur la Côte d'Emeraude), vous subissez la loi du temps et la dangereuse concurrence des Saints étrangers. Au fait, ces importations — d'autres diraient ces intrusions — ne sont pas nouvelles dans ce Pays qui fut et qui reste le vôtre, mais elles restreignent peu à peu votre culte et compromettent votre souvenir. Aussi, nous saura-t-on gré, Saints Bretons de la Côte d'Emeraude, de vous avoir fait mieux connaître de tous ceux qui savent vos noms, mais qui ignorent ou qui oublient ce que fut votre vie terrestre.

C'est pour eux et pour tous ceux qui s'intéressent, même en passant, à l'âme de l'attirante et secrète Bretagne, que nous avons réuni dans ce

recueil sans prétention les récits merveilleux que de doctes ou naïfs biographes vous ont consacrés.



D'aucuns, peu avertis des choses de chez nous, s'étonneront peut-être que ce particularisme, dont nous parlions tout à l'heure, ait pu se manifester jusque sous la forme religieuse. De fait, nous sommes en présence d'un « christianisme breton » avec lequel Rome a dû, plus d'une fois, composer. C'est ainsi que, jalouse de ses prérogatives et de son indépendance, la Métropole bretonne, érigée à Dol par Nominoë, Roi de Bretagne et fondateur de son unité, se trouva, dès le IX^e siècle, en lutte ouverte avec la Papauté, qui prétendait la rattacher au siège de Tours, à seule fin de complaire à la Monarchie franque. C'est ainsi encore que l'Eglise bretonne s'est constitué, à son usage exclusif, en marge du calendrier romain, un calendrier de Saints nationaux qui s'est perpétué et enrichi jusqu'à nos jours et qui a donné naissance au célèbre pèlerinage traditionnel du Tro-Breiz... Pèlerinage circulaire qu'on faisait à pied autour de la péninsule pour rendre visite aux sept grands protecteurs du pays, aux sept patriarches de la primitive Eglise armoricaine, aux « Sept Saints de Bretagne », qui sont : Saint Pol de Leon, Saint Tuddual, de Tréguier,

Saint Briec de la Vallée-Double, Saint Malo de l'Isle, Saint Samson de Dol, Saint Patern de Vannes et Saint Corentin de Kemper.

« Au V^e siècle de notre ère, — écrit M. Paul Gruyer dans son excellente monographie illustrée des Saints Bretons, — la Bretagne était encore demeurée presque entièrement druidique et païenne...

» La collusion de la foi nouvelle avec le vieux culte druidique demeurait tenace. C'est en frappant à tour de bras sur quelque « pierre sonnante » druidique que les protagonistes de l'évangélisation bretonne appelleront les fidèles à la prière... Les dolmens passeront pour les tombeaux ou les lits des Saints... Et, de nos jours, à Locronan, à un certain point du parcours de la grande Troménie, les pèlerins ne manqueront point de se détourner un instant du pieux sentier et de s'en venir, dans la bruyère, effectuer plusieurs fois le tour, en bons fils des Druides, d'un gros bloc de rocher aplati sur le sol, ancienne pierre sacrée, chrétiennement baptisée Jument de Saint Ronan.

» L'illustre Saint Corentin lui-même, un des Saints les plus populaires de la Bretagne, qui, au temps du légendaire Roi Grallon, vers 400, fut le premier et modeste évêque de l'humble bourgade qui est devenue Quimper, ne se glorifiait-il pas d'avoir suivi les leçons des Druides et de s'être assis

à l'ombre des chênes, en compagnie du Grand-Druide Al-hir-Bad ?... »

De tels Saints, si mal asservis aux disciplines romaines, est-il surprenant que l'Eglise les ait tenus pour suspects et qu'elle ait refusé presque à tous l'investiture d'une canonisation régulière ?... « Rome se tait, — nous dit Charles Le Goffic dans sa magistrale étude liminaire de L'Âme Bretonne, — sur ces envahissants personnages, aussi nombreux que les sables de la mer et qui déborderaient tous les calendriers ; elle les tolère seulement par prudence et condescendance tout ensemble et aussi parce qu'ils sont antérieurs pour la plupart au XVII^e siècle et que la papauté ne s'était point encore prévalu de son droit exclusif à prononcer les canonisations. Les évêques y prétendaient et en usaient fort librement jusque là. Le peuple, au besoin, leur forçait la main : Vox populi, vox Dei.

» Qu'est-ce donc, — continue l'auteur de L'Âme Bretonne, — que ces Saints bretons, inconnus dans le reste de la chrétienté et qui eussent suffi, en dehors d'elle, pour constituer une Eglise militante et une Eglise triomphante ?... M. Louis de Carné a voulu voir dans les plus anciens de vieux Druides désabusés ou des disciples du Druidisme, nourris dans les Collèges de Rhuys, de Calonnèse, d'Uxantis (la moderne Ouessant), et qui introduisirent

dans le christianisme les formules mystérieuses de leur ancienne religion...

» *Ce n'est point chez ces saints apôtres, mais plutôt dans la conscience populaire que le naturalisme celtique avait poussé des racines profondes. C'est elle dont la sourde élaboration transforma peu à peu les doctrines et les œuvres et les pénétra de merveilleux...*

» *S'il est un pays qui fasse mentir le proverbe : « Il vaut mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses Saints », c'est bien celui-ci. On dirait que, par un sentiment d'humilité touchante, les Bretons n'osent s'adresser à la puissance suprême. Plus familiers avec les Saints, ils les chargent volontiers de leurs commissions près du Bon Dieu..*

» *C'est qu'en effet, aux yeux de ce peuple, tout Saint doit être « bon » à quelque chose. Vous reconnaissez là l'idée polythéiste, toujours vivante en Bretagne. Au vrai, les Saints bretons ne sont pas sensiblement différents des petits dieux du paganisme : ils ont les mêmes attributs, les mêmes fonctions domestiques ; on les honore, on les récompense, on achète leurs faveurs de même sorte... »*

Il faudrait tout citer des pages si pénétrantes où le maître écrivain a analysé les particularités étonnamment variées et pittoresques du culte rendu par les Bretons à leurs Saints nationaux. « La Breta-

gne, dit-il encore, est le berceau enchanté de toutes les vieilles superstitions. Il en est de délicates et de touchantes ; il en est de terribles ». Nous nous contenterons, faute de mieux, de renvoyer nos lecteurs à ce chapitre essentiel de *L'Âme Bretonne* où l'auteur, guide sûr et clairvoyant, nous fait pénétrer véritablement « au cœur de la race ».

La vie historique et légendaire des Saints de Bretagne a, d'ailleurs, donné naissance à une abondante littérature dont nous mentionnons plus haut les spécimens les plus généraux. C'est à quelques-uns de ces ouvrages, auxquels on pourra utilement se référer, ainsi qu'à diverses monographies particulières dues aux plus appréciés de nos hagiographes bretons, que nous avons emprunté les pages qui vont suivre.

Si notre initiative, en les groupant ici, a pour résultat de populariser, sur la Côte d'Emeraude, chez ses hôtes comme chez ses fils, la tradition des vieux thaumaturges locaux, défricheurs de l'antique forêt domnonéenne, nous nous estimerons satisfait d'avoir pu, sans grand mérite, éveiller un tel intérêt autour de quelques-unes de ces curieuses et attachantes figures des Saints populaires du peuple breton.

Camille LE MERCIER D'ERM.

SAINT MALO

Cette Notice est extraite de la
VIE DES SAINTS DE BRETAGNE
du P. Albert LE GRAND, *publiée à Nantes*
en 1636, rééditée pour la cinquième fois à
Quimper en 1901 (Salain, éd.)



SAINT MALO

AU temps que le Pape Symmachus seoit au Trône Apostolique, sous l'Empire d'Anastase I, régnant sur la Bretagne Armorique le Roy Hoël II du nom, il y avoit, en la Province que les anciens Bretons insulaires appeloient Guic-Kastel et les Anglois Winchester, un riche seigneur, nommé Guent, à qui le Roy avoit donné le gouvernement de ladite province, parce qu'il avoit fait preuve de sa fidélité et de son courage en plusieurs honorables occasions. Ce seigneur espousa une vertueuse dame, nommée Darval, de maison non moins illustre que la sienne, avec laquelle il vécut jusques à un âge auquel ils étoient hors d'espérance d'avoir des enfans, selon le cours ordinaire de

nature ; mais Dieu, prenant pitié d'eux, leur donna cet enfant que Darval mit au monde au 67^e an de son âge et de Nostre Seigneur, l'an 502, la Vigile de Pasques, et fut le même jour baptisé par l'Evêque de Guic-Kastel, et tenu sur les sacrez fonds par ce grand personnage Saint Brandan, que nos Bretons appellent Saint-Brevalazr, lequel luy imposa le nom de Malo ou Machutes. On remarque qu'à même jour nâquirent, en diverses contrées de l'Isle, trente autres enfans qui furent depuis grands Personnages et grands serviteurs de Dieu.

II. — Ayant atteint l'âge de douze ans, il fut envoyé à l'écolle au Monastère de Saint Brandan, son parrain, qui prit un soin particulier de l'instruire, parmy les autres écolliers qu'il avoit en pension, lesquels St Malo surpassoit en toutes choses. Ses délices, c'étoit l'Oraison, laquelle il n'interrompoit que pour vaquer à ses livres, et, dès qu'il commença à entendre le latin, il avoit continuellement la Sainte Ecriture devant les yeux, et, encore qu'il lût, par fois, les livres des poètes et philosophes Payens, il ne se laissoit néanmoins pas emporter à leurs opinions, préférant la science des Saints à la vaine Philosophie des sages du monde. Il se portoit de telle ferveur et contention d'esprit à l'Oraison et à l'étude, que la véhémence

de sa ferveur paraissoit en son extérieur ; car le froid estant aigu et véhément en cette Isle Septentrionale, lorsque ses condisciples, au sortir de l'Eglise ou de la classe, paroissoient tous morfondus et transis du froid, il paroissoit gay et bien coloré, sans se vouloir approcher du feu, tant estoit vehemente la flamme du divin amour qui bruloit en son cœur.

III. — Saint Brandan ayant donné congé à ses disciples, une après-dinée, Saint Malo s'en alla promener sur le bord de la mer avec ses condisciples, et, pendant que les autres se divertissoient et prenoient leur récréation, il se retira à part dans la grève et se jetta sur un faix de goemon et s'y endormit d'un sommeil si profond qu'il n'entendit le bruit et le croulement que faisoit la mer en son montant ; les autres enfans qui virent la mer monter quittèrent le rivage et s'en retournerent au Monastere, sans penser à Malo, lequel, en peu de temps, fut de toutes parts environné de mer sans que, toutefois, elle l'osast toucher ny mouïller, mais, à mesure qu'elle croissoit, elle haussoit comme une petite isle ce gravier sur lequel étoit Saint Malo, qui, s'étant éveillé, jettant les yeux de toutes parts, n'apperçeut aucun de ses compagnons, et, se voyant de tous costez envi-

ronné de mer, s'écria : « O mon Dieu, où suis-je ? Soyez-moi en ayde ». Les autres enfans estans arrivés au Monastere, enquis de Saint Branban qu'estoit devenu Saint Malo et, n'en pouvant donner nouvelles certaines, il se transporta sur le rivage, fort triste et déconforté, et, ne le pouvant apercevoir, l'appela plusieurs fois, mais rien ne luy respondant, il s'en revint au Monastere bien triste, et veilla toute la nuit dans l'Eglise, priant Dieu de grande ferveur et affection, qu'il luy plût manifester en quel estat estoit son cher filleul Malo.

IV. — Pendant qu'il estoit en la ferveur de son Oraison, un Ange luy apparut et l'asseura que, non seulement l'enfant estoit hors de tout danger, mais encore que Dieu avoit, pour sa conversation, créé une isle nouvelle. Saint Brandan fut grandement consolé de ces nouvelles, et, le lendemain matin, il alla au rivage de la mer et vit cette motte ou tertre de terre flottant sur l'eau, et Saint Malo dessus qui louïoit Dieu ; il s'approcha le plus près qu'il pût du Saint et discourut avec luy de cette merveille ; puis, tous deux, rendirent grâces à Dieu. Saint Malo pria son maistre St Brandan de luy permettre de demeurer, le reste de la journée, dans cette isle miraculeuse et demanda son

Psautier ou Breviaire, pour dire son service. Saint Brandan ne le luy pouvoit faire tenir, parce qu'il y avoit trop grande distance entre le rivage et l'isle, mais Saint Malo luy dit qu'il ne craignît point de le mettre sur l'eau et que Dieu y pourvoiroit : Saint Brandan obeit et mit le Breviaire sur l'eau, et, incontinent, le faisceau de goësmon, dont nous avons parlé, le vint souslever de l'eau et le porta au Saint, sec et sans danger quelconque, dont les deux Saints rendirent graces à Dieu, et, ayans passé le reste de la journée là, le soir, s'en retournerent au Monastere.

V. — Saint Malo ayant demeuré quelques années en l'escolle de Saint Brandan, ses parens le voulurent rappeler à la Maison ; mais luy, qui désiroit s'adonner entierement au service de Dieu et s'offrir en holocauste sans aucune réserve, leur dit qu'il ne quitteroit jamais le Monastère, et, comme, un jour, Saint Brandan luy en parloit en discours fort familiers, alors il luy répliqua, tout en pleurant : « Hélas ! mon maistre, vous souvient-il pas que, dernièrement, dans notre Eglise, on lisoit ces paroles de l'Evangile : « Ne veuillez vous nommer des pères et mères sur la terre, etc. » Comment donc voudriez-vous que, quittant le service de mon Père Céleste, je coure après mes parents charnels ? »

Saint Brandan entendit assez le reste, et, dit à ses parens qu'il estoit vain de le rappeler et qu'il estoit résolu de vivre et de mourir au service de Dieu. Encore que ses parens eussent fort désiré l'avancer aux honneurs et dignitez et le laisser héritier de leurs grands biens, de peur, toutefois, de resister au Saint Esprit qui l'inspiroit, ils le laissèrent faire ce qu'il luy plaisoit, et ne le molestèrent plus de costé-là. Voyant cet empeschement osté, il postula humblement l'habit au même Monastère, lequel il reçeut de la main de son parrain et maistre St Brandan, avec une extrême joye et contentement de son âme. Se voyant parvenu à ce qu'il avoit tant désiré, il montra qu'avec l'habit monachal il avoit pareillement vêtu Jésus-Christ (selon le dire de l'Apostre) : ce qu'il témoigna, depuis, par ses œuvres ; car il commença à mener une vie si sainte qu'il ravissoit tous ses confrères en admiration de sa Sainteté, se maintenant avec cela, en une si profonde humilité qu'il s'estimoit le plus imparfait du Monastère et indigne de cette compagnie religieuse. Il s'en trouva toutefois, en ce Monastère à qui ses rares vertus et l'éclat de sa sainteté éblouirent les yeux trop chassieux, de sorte que, poussez d'une envie malicieuse, ils se résolurent de luy joüer quelque tour. Il n'y a compagnie si sainte où ne se puisse trouver

quelque méchant ; en celle de Jésus-Christ mesme, au Sacré College des Apostres, un Judas s'est rencontré. Ces malicieux donc observèrent, une semaine, que Saint Malo devoit, à son tour, éveiller les Religieux et leur donner du feu en leurs lampes pour aller à Mâtines ; ils prirent cette occasion, et, le soir, après que tous les frères se furent retirez, ils éteignirent leurs lampes, tant du Dortoir que de l'Eglise, se promettans que Saint Malo, ne pouvant trouver du feu assez à temps pour porter à l'Abbé et autres Moynes, subiroit quelques discipline ; mais il en alla tout autrement qu'ils n'avoient projecté, car, n'ayant trouvé du feu à la lampe du Dortoir, il alla au foyer commun, où il trouva quelques-uns de ces méchants religieux, qui luy denièrent du feu et lui baillèrent, par dérision, des charbons éteints ; le Saint, sans se troubler aucunement, prit ces charbons, et n'ayans où commodément les porter, il les mit en son sein et les porta en la cellule de l'Abbé où ils se trouvèrent ardents et embrazer, sans que sa chair en fût brulée. Mais il n'en estoit plus de besoin, car ayant esté restardé en l'exécution de son office par la malice de ses propres frères, un Ange avoit suppléé à ce défaut et allumé la lampe de l'Abbé, lequel embrassa tendrement Saint Malo, révéranr humblement en luy les merveilles de

Dieu, le regardant non plus comme son disciple, mais comme un grand amy et favory de Dieu ; mais l'humble disciple référait le tout aux mérites et sainteté de son Abbé et celuy-cy à la sienne, et ils passèrent quelques heures en cette sainte contestation.

VI. — Le lendemain, Saint Brandan ayant entendu tout le d  mesl   de cette fusée, voulut corriger les auteurs de cette méchanceté ; mais les trouvant obstinez en leur malice et que plusieurs autres les supportoient, il résolut de les quitter et s'exposer plutost à la mercy des ondes de la mer qu'à la malice de ses propres frères, et voir cependant si son absence et celle de celuy auquel ils portoient tant d'envie les amenderoit. Il s'embarqua avec Saint Malo et soixante-dix-huit autres personnes, en dessein de trouver les Isles fortunées, fort renommées des anciens (ce sont les Canaries à la Côte d'Ethiopie), pour y prescher la Foy aux Barbares et les réduire à la connoissance de Jésus-Christ. Ils furent sept jours voguans en pleine mer, à bon vent, sans voir aucune terre ; enfin, le septième jour, ils ancr  rent à la rade d'une isle, où ils mirent pied à terre et y séjournèrent quelque peu, se préparant pour suivre leur route ; mais un Ange leur apparut et leur fit commandement de s'en retourner en leur pays ; à quoy ils

obéirent et levèrent les ancres, dressèrent les voiles et tournèrent leur proüe vers le septentrion et, continuant leur course, ils se trouvèrent le propre jour de Pasques en mer et eussent bien désiré aborder quelque Isle ou Coste, pour célébrer les Saints Mystères et ne demeurer sans Messe un tel jour. Dieu leur octroya leur désir ; car, ayant découvert une forme d'isle (ce leur sembloit), ils y descendirent, dressèrent un Autel et y fut célébrée la Messe ; mais, sur le point du Pater Noster, toute cette isle vint à se mouvoir de telle impétuosité qu'un chacun cherchoit à se sauver dans le vaisseau le plus tost qu'il pourroit ; Saint-Malo, voyant ce désordre, les rappela, les assurant qu'il n'y avoit aucun danger ; et, de fait, l'isle ne trembla plus, ny ne remua, jusqu'à ce que, la Messe estant finie et tous estans montez dans le vaisseau, ils reconneurent que ce n'estoit pas une isle, mais un poisson et beste marine, qu'on nomme baleine, laquelle commença à sauter et gambader par la mer ; ce que voyant toute la compagnie, ils remercièrent Dieu de ce qu'il les avoit délivrez de ce danger et faits dignes de participer, ce jour, aux Sacro-Saints Mystères de la Messe.

VII. — Estans arrivez en leur Monastère, ils n'y trouvèrent plus ces faux-frères, et Saint Malo

n'y eut guères esté, que l'Evesque de Guic-Kastel estant décède, il fut, à la requeste de tout le peuple, installé en sa place et consacré Evesque, quelque refus qu'il eût pu faire. Néanmoins, il résolut de quitter le pays et de s'enfuir par mer, sans dire un mot de son dessein à personne ; ce que son père ayant entendu, il fit crier par tous les hâvres du pays que personne n'eust à le recevoir dans son vaisseau, ny le passer delà la mer, sur peine de la vie. Nonosbtant cette deffense, Saint Malo se présenta sur le port pour s'embarquer ; mais personne ne voulant le recevoir dans son vaisseau, Nostre Seigneur, qui le guidoit, luy envoya un Ange, en forme d'un beau jouvanceau, lequel le pria de monter en son bateau et qu'il le rendroit delà la mer, en l'isle du Saint Ermite Aaron. Il ne voulut pas refuser cette commodité, mais s'embarqua et passa la Mer Britannique et vint se rendre à la côte de nostre Bretagne, en l'isle où est à présent bastie la Ville de Saint-Malo, laquelle s'appeloit alors l'Isle d'Aaron, à cause de Saint Aaron, qui y vivoit solitairement. Saint Malo descendit alors du bateau et remercia son nocher, lequel, avec son bateau et tout son équipage, disparut, donnant à connoître qui il estoit, dont Saint Malo rendit grâce à Dieu, et monta du rivage dans l'isle où le Saint Ermite Aaron (averti par

un Ange de son arrivée), luy vint au devant, au lieu où, à présent est la Chapelle dudit Saint Aaron, l'embrassa affectueusement et le logea en son Ermitage. Mais Saint Malo n'estant pas envoyé de Dieu en ces contrées pour se reposer, mais pour travailler à la conquête spirituelle des âmes, prit congé de saint Aaron et passa en terre ferme, et vint en la ville d'Aleth, la Vigile de Pasques, l'an du salut cinq cent trente-et-huit, et le lendemain, il dit la Messe en l'Eglise de Saint-Pierre et ensuite il prescha, et, descendant de la Chaire, il approcha d'un corps mort qui attendoit la sépulture et, ayant fait sa prière, il le ressuscita et luy présenta de l'eau à boire dans un vase de marbre, sur lequel ayant fait le signe de la Croix, le marbre fut converty en crystal et l'eau en vin. Ces trois miracles, que Dieu fit par les mérites de Saint Malo, le mirent tellement en crédit vers les Seigneurs du pays et le peuple, qu'ils luy édifièrent un Monastère près la Ville, où il amassa grand nombre de Religieux. Un Seigneur du pays, suscité par le diable, ayant voulu razer son Monastère, devint aveugle, mais s'en estant repenty et ayant demandé pardon à Dieu et au Saint, il luy frota les yeux d'huile sainte et d'eau béniste, et ainsi il recouvra la veüe et resta depuis fort affectionné à Saint Malo,

et, en sa considération, fit de grands biens à son Monastère et procura envers le Roy de Bretagne, Hoël II du nom, que Saint Malo fût consacré Evesque d'Aleth ; ce qui fut fait environ l'an 541, sous le Pape Vigilius et l'Empereur Justinian.

VIII. — Se voyant de rechef, contre son gré, élevé à la dignité épiscopale, il mit à son escient la main à l'œuvre, veillant jour et nuit sur son troupeau. Il visitoit personnellement les Paroisses de son Diocèse et les pourvoyoit de bons Ecclésiastiques, preschoit ses Diocésains, réformoit les abus, crioit hautement contre les vices, sans épargner grand ny petit, se montrant vray Père aux gens de bien et sévère censeur des méchans. La liberté et le zèle avec lesquels, librement et sans crainte, il reprenoît ceux qu'il voyoit s'écarter de leur devoir, le rendirent peu agréable à certains gentilshommes débauchez, lesquels, incitez du diable, ne se pouvans autrement venger du Saint, empoignèrent son boulanger, nommé Rhunna, et, l'ayant lié pieds et mains, le portèrent bien avant dans la grève, afin que, ne se pouvant aucunement remuer, la mer, en son montant, le suffoquast; Saint Malo sceut, par révélation divine, le danger auquel estoit exposé ce pauvre homme innocent pour son sujet et pria le Seigneur de le garantir de ce péril.

Dieu exauça la prière du Saint, laissant autour du corps de son serviteur une ouverture, comme la gueule d'un puits, par dessus sa teste, pour luy servir de soupirail et la mer s'estant retirée, Saint Malo l'envoya quérir.

Il délivra une pauvre femme, grandement tourmentée du malin esprit, luy ayant fait boire plein un calice d'eau béniste. Elle fit présent au saint Prêlat d'un jeune asnon pour le service de sa maison ; le Saint, ayant trouvé plus d'égard à la bonne volonté du donneur qu'au présent, l'en remercia et, depuis, se servoit de cet animal pour porter son bois et ses autres provisions ; mais le loup ayant trouvé cet asne à son avantage, le dévora ; ce que, rapporté à Saint Malo, il se transporta à la prochaine forest et, ayant fait couper et fagotter un gros faix de bois, appela le loup qui avoit mangé son asne ; le loup comparut et, d'arrivée, se jetta aux pieds du Saint comme demandant pardon de ce qu'il avoit fait ; mais, ne se contentant de cette satisfaction, il le condamna à servir au même usage à quoi servoit la beste qu'il avoit dévorée. Le loup se leva et tendit le dos, sur lequel fut chargé le faix de bois et, depuis, devint si domestique et si serviabte, qu'on en tiroit beaucoup plus de profit et service que de l'asne, et, bien qu'il mangeast et logeast en

même étable avec les autres bestes, il ne leur faisoit point de mal.

Faisant un jour sa visite, en passant un chemin, il trouva un pauvre porcher, lequel ayant, d'un coup de pierre, tué une truie et craignant d'estre mal traité par son maistre, pleuroit fort pitoyablement, de sorte que le Saint en eut pitié et, ayant fait sa prière, mettant le bout de son baston pastoral en l'oreille de la truie, il la ressuscita.

IX. — Le Roy Hoël III de ce nom, estant parvenu à la Couronne l'an de salut 594, comme c'estoit un jeune prince hardy, vaillant et courageux, conseillé par quelques courtizans, il voulut entreprendre quelque chose contre les privilèges et libertez de l'Eglise d'Aleth ; mais il se vit en teste Saint Malo, lequel s'opposa courageusement à ses prétentions, l'admonestant doucement ; mais le Prince se voulant roidir et user de violence, Dieu prit en main la cause de son Eglise et de son fidèle serviteur, et punit corporellement le Roy, permettant qu'il devint tout à coup aveugle et, par cette affliction corporelle, il l'admonesta de son devoir, car, rentrant en soy-mesme, il reconnut sa faute, en demanda pardon à Dieu et au Saint, par les prières duquel il recouvra la veüe et, depuis, resta fort

dévot au Saint Evesque, auquel et à son Eglise il fit de riches présents et aumônes.

Le diable, envieux du grand fruit et riche moisson que Saint Malo amassoit ès greniers de son Seigneur, anima contre luy certaines personnes perdues, lesquelles controuvèrent tant de calomnies contre luy qu'elles animèrent presque tout le peuple contre l'Evesque, ne pouvans supporter ses paternelles corrections, ce qui fit résoudre le saint Prélat à s'absenter pour quelque temps. Il s'embarqua au Port d'Aleth, ayant recommandé son troupeau au souverain Pasteur et aborda à la Coste d'Aunis, au port de la Rochelle, d'où il alla à Xaintes, trouver Saint Léonce, Evesque de ladite ville, qui le receut comme sa sainteté le méritoit et le vouloit retenir auprès de soy. Mais Saint Malo le supplia de luy permettre de se retirer en quelque lieu solitaire pour y mener une vie privée et se disposer à la mort, à quoy son grand âge l'obligeoit de penser sérieusement. Saint Léonce luy accorda sa requeste et le congédia, la larme à l'œil, luy donnant l'Eglise du village de Brie, lieu fort propre à son dessein, où il dressa un Ermitage, y vécut quelque temps avec un rare exemple de sainteté, laquelle Dieu manifesta par quelques miracles ; car la fille d'un grand Seigneur Xaintongois, se divertissant avec quelques autres

damoiselles, en un verger, fut mordue d'un aspic en une jambe, laquelle enfla subitement, de telle sorte qu'on la jugea incurable. Saint Malo fut appelé pour la consoler, lequel ayant appliqué sur la morsure une feuille verte, arrosée d'eau béniste, et fait le signe de la Croix dessus, tout le venin s'écoula goutte à goutte et la fille fut entièrement guérie, il rendit la vue à une femme nommée Bonne, qui estoit aveugle depuis quatre mois. Il ressuscita un serviteur de Saint Léonce, qui s'estoit noyé dans un puits et fit plusieurs autres miracles.

X. — Tandis que la Xaintonge estoit illustrée de la sainteté de Saint Malo, le Diocèse d'Aleth estoit autant affligé en son absence, car la peste et la famine, causée d'une grande sécheresse qui brûla les bleds et ruina les maisons, étrangla plusieurs centaines de personnes et, cette calamité croissant de jour en autre, ils reconneurent que c'estoit une juste punition de leur ingratitude envers le Saint Prélat et, en une Assemblée qui se fit en la Ville d'Aleth, il fut résolu d'envoyer vers le Saint, pour le supplier de s'en retourner en son Evesché. Ceux qui furent nommez pour ce voyage l'allèrent trouver et s'acquittèrent si bien de leur charge que Saint Malo, ayant pris délai d'un jour, estant en la

ferveur de son Oraison, fut averti par un Ange de s'en retourner avec les députez d'Aleth, pour la consolation de son peuple, et puis après qu'il s'en retournast vers son hôte Saint Léonce. Le terme du délai expiré, Saint Malo déclara aux députez la révélation qu'il avoit eue et sa résolution de s'en aller avec eux, dont ils furent fort aises ; et ayans pris congé de Saint Léonce, ils se mirent en chemin et aussitost que Saint Malo entra en Bretagne, l'air se purgea et, tout à coup, la peste cessa dans tout l'Evesché d'Aleth et les ports et hâvres furent remplis de vaisseaux chargez de bleds et autres vivres, en telle abondance que la famine fut entièrement chassée.

XI. — Le Saint Prélat, arrivé en son Diocèse, fut reçu avec une grande allégresse, mais spécialement dans la Ville d'Aleth, dont le Clergé et le peuple luy vinrent bien loin au-devant, luy demandant pardon de leur faute, et le conduisirent en l'Eglise. Notre Saint, oublieux des injures reçues, leur pardonna et leur donna sa Bénédiction, et commença, de rechef, à veiller sur son troupeau, visitant en personne toutes les Paroisses de son Diocèse, preschant infatigablement son peuple et se comportant, en toutes ses actions, comme vray Pasteur. Mais, se souvenant du commandement qu'il

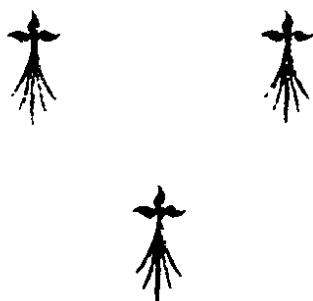
avoit reçu du Ciel de s'en retourner à Xaintes vers Saint Léonce, il prit congé de ses Diocésains et s'embarqua au port d'Aleth, pour aller en Xaintonge, où il fut reçu de son ancien amy Saint Léonce, lequel, connaissant qu'il estoit plus porté à la retraite et la solitude qu'au séjour de la ville, luy fit don de l'Eglise et du village d'Archambray, où il se retira avec quelques jeunes clercs vertueux qu'il avoit amenez de Bretagne, avec lesquels il vivoit en commun et passoit les jours et les nuits en oraison et contemplation, se disposant, par ces religieux exercices, à passer de ce siècle à la vie immortelle, ce qui arriva peu après, car, estant rompu et cassé de vieillesse, de travaux, fatigues et austeritez, il fut saisi d'une violente fièvre, laquelle le mit si bas qu'au troisième jour, il supplia Saint Léonce de le venir voir. ce qu'il fit et lui ayant administré les saints sacremens, il rendit son heureux esprit à son Créateur, le quinzième jour de Novembre de l'an de grâce 612, et le 110^e de son âge. Saint Léonce fournit libéralement aux frais de ses obsèques et y fit l'office et, de plus, il fit bastir à ses frais une fort belle chapelle sur son tombeau, où son corps a esté illustré de grands miracles.

XII. — Le clergé et le peuple d'Aleth, avertys de la mort de leur Saint Pasteur, députèrent deux de leur corps pour aller devers Saint Léonce le prier de leur livrer le corps du Saint pour le pouvoir enterrer en sa cathédrale; mais ils ne purent rien obtenir, le peuple ne se voulant dessaisir de ce riche dépost, lequel leur demeura, jusqu'au temps du premier de nos Ducs, Alain (surnommé Ar Bras), que quatre frères d'une noble famille en l'Evesché d'Aleth estant entrez en picques sur leur partage, les trois cadets, ne pouvant supporter l'avantage que la coutume du pays donnait à leur aîné, se résolurent de le tuer et puis partager également leur héritage. Leur aîné fut averty de leur intention et ayma mieux vivre en seureté en pays estranger que d'estre en danger continuel en son pays, de sorte qu'il quitta la Bretagne et alla à Xaintes, où il contracta amitié avec le Sacriste de l'Eglise où estoit le corps de Saint Malo, lequel le reçeut et le logea en sa maison et se fioit tant en luy que, lorsqu'il alloit quelque part, il luy laissoit toujours les clefs des Reliques et Trésor. Notre gentil-homme, ayant passé quelques années chez ce Sacriste, luy demanda congé d'aller faire un tour au Pays, pour voir ses parens et amis, ce qu'il obtint, à la fin par importunité, à condition, toutefois, de ne tarder guères, mais s'en retourner au

plus tost. Etant arrivé à Aleth, il alla trouver l'Evesque qui s'appeloit Bili, auquel il dit qu'il estoit en son pouvoir d'apporter les Reliques de Saint Malo en son Eglise, et luy discourut si pertinement des moyens qu'il avoit pour luy remettre entre ses mains ce précieux Trésor, que l'Evesque, de l'avis de ses Chanoines, l'exhorta à poursuivre son entreprise et que s'il en pouvoit venir à bout, outre l'obligation qu'il gagneroit sur ses concitoyens et le service qu'il rendroit à sa patrie, il l'accorderoit avec ses frères et le mettroit à son aise. Le gentilhomme leur promit de le faire et s'en retourna au pays Xaintongeois, où il fut bien reçu du Sacriste, son hoste : lequel, ayant quelque voyage à faire, laissa, à son ordinaire, les clefs des Reliques et du Trésor à nostre Breton qui, se voyant une si belle occasion de faire ses affaires, ne perdit pas de temps, mais, s'étant disposé, par un jeusne de trois jours suivi d'une Confession et Communion, il se leva une nuit et ayant révéremment ouvert la Chasse, il en tira les Saintes Reliques, et la remit en son lieu, mit les clefs de l'armoire dans la Sacristie et, d'un bon matin, monta à cheval et ne cessa de picquer qu'il ne se vist en Bretagne. Le Sacriste estant arrivé au logis, fut bien étonné de ne trouver plus son Breton, mais il ne pust sitost s'apercevoir de la perte des Reli-

ques, voyant tout estre en ordre dans la Sacristie. Cependant, le gentil-homme estant arrivé à Rennes, envoya un homme exprès vers l'Evesque et le Chapitre d'Aleth, qui préparèrent une solennelle entrée aux Reliques de leur Saint Prêlat et ordonnèrent que, tant ès villes qu'aux paroisses champestres, par où elles passeroient, on leur fit de même. Elles furent donc reçues avec de grandes réjouissances à Bécherel, d'où elles furent portées à Dinan, puis à Châteauneuf-sur-Rance, où l'Evesque d'Aleth et le Clergé les attendoient et les reçurent des mains du gentil-homme qui les avoit apportées. On les porta en son Eglise-Cathédrale de Saint-Pierre d'Aleth, et une partie en l'Abbaye Saint-Vincent en l'Isle d'Aaron, où elles ont été longtemps conservées jusqu'en l'an neuf cens septante-cinq, qu'elles furent portées à Paris, régnant le Roy Lothaire, qui les fit mettre en sa chapelle, qui estoit celle qu'à présent on appelle de Saint-Michel, en l'enclos du Palais, d'où elles furent transportées en l'Abbaye de Saint-Magloire et, depuis encore, en l'Eglise Saint-Jacques du Haut-Pas. Et fut la mémoire de Saint Malo si douce à ses Diocésains que, le siège d'Aleth ayant été transféré par Saint-Jean de la Grille en l'isle du saint ermite Aaron, la nouvelle ville qu'on avoit bastie en ce lieu fut renommée et s'appelle encore à présent Saint-Malo, qu'on dit

communément de l'Isle, pour la distinguer de Saint-Malo de Beignon, belle Seigneurerie appartenante aux Seigneurs-Evesques de Saint-Malo. Quant au gentil-homme qui avoit enrichy son pays de ce précieux joyau, il fut reconnu et le différend qu'il avoit avec ses frères ayant esté pacifié, il entra en paisible possession de son bien.



SAINT AARON

La notice qui suit est extraite des Vies des Saints de Bretagne, de Dom Guy-Alexis Lobineau (1725), éd. revue par l'Abbé Tresvaux (1836).



SAINT AARON

Saint Aaron, Armoricaïn de naissance (VI^e siècle), était Abbé d'un grand nombre de solitaires avec lesquels il menait une vie angélique dans une île de l'Armorique, peu éloignée de la côte et qui n'était séparée de l'ancienne ville d'Aleth que par un bras de mer que le reflux laisse à sec deux fois par jour.

Il y reçut Saint-Malo, ordonné évêque dans la Grande-Bretagne, l'excita efficacement à entreprendre la conversion des habitants d'Aleth, encore païens, et mourut apparemment peu de temps après l'arrivée de ce saint prélat.

L'île où Saint Aaron avait passé sa vie a de-

puis porté son nom et ne l'a perdu que depuis que l'évêque Jean, surnommé « de la Grille », y ayant transporté le siège d'Aleth, est devenu fondateur de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Saint Malo et qui occupe l'étendue de l'île d'Aaron. Le P. Albert Le Grand se trompe, avec ceux qui l'ont suivi, quand il dit que l'île où il a vécu est celle de Cézembre. Le nom d'Aaron, porté constamment par l'île où est aujourd'hui la ville de Saint-Malo, prouve, ce nous semble, assez le contraire.

Les reliques de Saint Aaron ont été transportées dans l'église-cathédrale de Saint-Malo et l'on y montrait son chef et son bras droit, richement enchâssés ; mais ils sont maintenant perdus.

Outre l'île qui portait autrefois son nom, où l'on voyait une chapelle dédiée en son honneur, il y a, dans le diocèse de Saint-Brieuc, une paroisse du nom de Saint-Aaron (1).

Le bréviaire de Saint-Malo, imprimé en 1603, met son office semi-double ; dans le recueil des offices propres de cette église, imprimé en 1615, il est dit, au 22 Juin, que l'office de Saint Aaron, abbé et confesseur, se fait avec la solennité appelée double majeure, et ce rite lui a été conservé dans le Propre de 1768.

(1) Canton de Lamballe, à 5 km. au Nord-Est de cette ville.

SAINT BRANDAN

La notice qui suit est extraite des Vies des Bienheureux et des Saints de Bretagne, du Chanoine de Gaby (1839). Elle est suivie d'une note complémentaire empruntée à l'édition de 1901 des Vies des Saints de la Bretagne-Armorique, du P. Albert Le Grand, revue et annotée par MM. Thomas, Abgrall et Peyron.



SAINT BRANDAN

Né en Irlande en 484, Brandan, Broladre ou Brévalaire, fut disciple de Saint Finian, à Clonard, de Saint Gildas, au pays de Galles, et ensuite passa des années à Lancarvan, dont il fut le troisième Abbé et où il eût pour disciple son filleul Saint-Malo, fils du comte Guen et de la noble Dervèle.

Comme il avait pour ce dernier, une affection particulière, à cause de la supériorité de son mérite et de ses vertus, la jalousie troubla leur retraite. Ils allèrent avec une centaine d'autres pieux personnages édifier le pays d'Aginense, en Armorique.

Rentré dans son couvent pacifié, Saint Brandan fonda le monastère d'Ailech, en Grande-Bretagne, et bâtit une église dans les îles de Shetland.

Retournant en Irlande, il y multiplia des abbayes et des écoles, qui contribuèrent à la civilisation des îles britanniques. Il professa lui-même à Roscarbre et composa une règle longtemps célèbre.

Revenu dans l'Armorique avec Saint-Malo et un choix de religieux, il travailla plusieurs années à sanctifier les habitants d'Aleth. Il connut les solitaires de Scicy, fut l'apôtre et le fondateur de la paroisse de Saint-Broladre (1) dont St Pierre est patron. Il repassa en Irlande et mourut le 16 Mai 578, dans le couvent d'Enachdim, qu'il avait fondé pour sa sœur Briga, en Connacie.

Chanoine de GARABY.



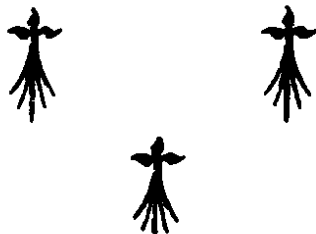
Si St Brandan occupe peu de place dans l'histoire, il est un des personnages les plus célèbres de légende.

Le P. Albert Le Grand a exposé le projet que fit le Saint d'aller avec St Malo et de nombreux compagnons aux « îles fortunées » qu'il suppose

(1) La fête de Saint Brandan se célèbre le 16 Mai. La commune de Saint-Broladre est située dans l'arrondissement de Saint-Malo, canton de Pleine-Fougères, non loin de la baie du Mont Saint-Michel.

avoir été « les Canaries à la coste d'Ethiopie » mais que nous supposons plutôt avoir été les Hébrides. St Brandan, fils d'un barde illustre, a-t-il lui-même poétisé cette aventureuse expédition dans des récits faits de vive voix ou laissés par écrit ? — Nous l'ignorons, mais, ce qui est certain, c'est que, comme le dit M. de la Villemarqué : « Les missions apostoliques entreprises par St Brandan, vers 560, dans l'Océan Atlantique, devinrent le thème sur lequel les imaginations du cloître bâtirent toute une épopée monacale et maritime ». Et M. Renan la cite à bon droit comme « une des plus étonnantes créations de l'esprit humain » et comme « l'expression la plus complète peut-être du génie celtique ». Un poète irlandais de nos jours, M. Florence Mar-Carthy, l'a rajeunie avec talent... On sait que ces rêves ne furent pas stériles : après avoir conduit au ciel les enfants du cloître, ils tracèrent à Colomb la route vers l'Amérique.

(Vies des Saints de la Bretagne-Armorique)



SAINT SERVAN

La légende de Saint-Servan que nous publions ici a été traduite de William Skerre (Celtic Scotland, tome II, 1877), qui l'a rédigée d'après une très ancienne Vie de ce Saint. Ces pages ont été reproduites par l'historien breton Arthur de la Borderie, dans son étude sur Saint-Servan et Saint-Servais (Plihon et Hervé, éd., Rennes, 1894).

Le chapitre sur Le Culte de Saint-Servan en Armorique, qui fait suite à la Légende, est d'Arthur de la Borderie (op. cité).



SAINT SERVAN

SADIS, au pays de Chanaan, existait un roi appelé Obeth, marié à Alpia, fille du roi d'Arabie. Sans enfants après vingt ans d'union, malgré leurs prières et leurs aumônes, ils firent jeûner tout leur peuple trois jours et trois nuits, pour obtenir de Dieu une postérité. Dieu leur accorda deux fils, dont l'un fut nommé Generatius, et l'autre Malachias ou Servan. Ce dernier nom lui fut donné parce qu'il devait servir Dieu nuit et jour, et il le reçut de Magonius, évêque d'Alexandrie, qui l'avait baptisé. A la mort de son père (il avait sept ans), ayant refusé de lui succéder dans son royaume,

il alla à Alexandrie, où il étudia pendant treize ans, et reçut de l'évêque l'habit monastique, puis, à trente ans, la prêtrise. De retour au pays de Chanaan, il fut élu évêque par les habitants et y passa vingt années à construire des monastères et des églises. Au bout de ce temps, un ange lui apparut et lui donna l'ordre de quitter sa famille et sa patrie ; il prit congé de tous les clers et de tous les fidèles de son diocèse, et accompagné de dix mille d'entre eux, il alla traverser le Nil, puis se rendit sur le bord de la Mer Rouge, qu'il passa à pied sec, et de là à Jérusalem, où il succéda comme patriarche de ce siège à l'évêque Jacob et resta sept ans dans cette fonction : pendant ce temps, étant monté sur le Mont de Sion, un ange lui montra le bois de vraie croix, dans lequel il tailla trois bâtons pastoraux.

» De Jérusalem, il alla à Constantinople, où il demeura trois ans, et ensuite de Constantinople à Rome, où, trouvant le Saint-Siège vacant, il fut élu pape et occupa la chaire de Saint Pierre pendant sept ans. Alors l'ange lui dit de nouveau de partir et de prendre sa route pour de lointains pays. La plupart des Romains, clercs et laïques, hommes et femmes, voulaient l'accompagner ; mais il ne permit de le faire qu'à la moitié d'entre eux, et

ordonna à l'autre moitié de rester dans Rome. Suivi de cette multitude, il traversa les Alpes (où, dans la Vallée Noire, il eut beaucoup à souffrir de divers fléaux : tonnerre, éclairs, grêle, flammes de soufre, monstres et bêtes de toutes sortes, dragons, serpents ailés, cousins armés de becs de corne, en un mot, tous les tourments que l'enfer peut inventer).

» Enfin, il arriva à la mer Icienne, qui forme aujourd'hui le détroit de Douvres (le Pas-de-Calais), avec sept mille soldats du Christ, et, l'ayant traversée à pied sec, ils marchèrent de place en place jusqu'au Forth (ou golfe d'Edimbourg).

« Adamnan, qui était abbé à cette époque, reçut Servan avec grand respect et alla à sa rencontre jusqu'à l'île d'Inchkeith, où ils eurent une entrevue. Servan demanda à Adamnan ce qu'il devait faire de ses compagnons : « Établissez-les dans le pays de Fife, répondit Adamnan, depuis le mont des Bretons jusqu'au Mont Oknel ». Servan, avec cent des siens seulement, se rendit à Kinel et là il jeta dans la mer son bâton, qui devint un beau pommier qu'on appela plus tard Morglas. Puis étant allé au lieu dit Culenros (aujourd'hui Culros), où il voulait établir sa demeure, il en extirpa les épines et les ronces dont il était couvert. De là, grand colère du roi des Pictes, Brudé, fils de

Dargart, parce que Servan s'était installé en ce lieu sans lui en avoir demandé la permission : pour l'en punir, Brudé lance contre lui ses satellites avec ordre de le tuer. Suivant l'usage des légendes en pareil cas, le roi est frappé aussitôt d'une maladie mortelle, puis guéri par les prières du Saint, auquel il donne à tout jamais le territoire où il s'est établi. Servan, alors, fonde et consacre à Culenros un cimetière et une église.

» Puis il va à Lochleven visiter Adamnan qui le reçoit bien et qui lui donne une île située dans ce lac, très convenable pour les religieux qu'il voulait établir. Servan fit une fondation en cette île, où il demeura sept ans, et partit de là pour construire dans le pays de Fife des églises de tous côtés.

» Enfin, après beaucoup de miracles et d'actes de vertu, après avoir fondé nombre d'églises, le Saint, ayant béni ses frères, rendit son âme à son créateur dans sa cellule de Dunning, le jour des calendes de juillet. Ses disciples, accompagnés de tous les habitants du pays, portèrent son corps à Culenros, où, au chant des psaumes, des hymnes, des cantiques, il fut révérencieusement inhumé. Et telle fut la fin de sa vie ».



LE CULTE DE SAINT SERVAN EN ARMORIQUE

Quand la réforme prévalut aussi en Armorique, c'est-à-dire au cours du IX^e siècle, ce nom passa sans aucun doute dans la Petite-Bretagne, et peut-être fit-il dès lors son apparition sous les murs d'Aleth ; on est bien tenté de le croire quand on voit, au IX^e siècle, le poète de la *Chanson d'Aquin* attribuer à Charlemagne la fondation de la première église élevée en ce lieu sous le vocable de Saint-Servan. Tout au moins, à la fin du IX^e siècle et au commencement du X^e, quand les Bretons d'Armorique, fuyant l'invasion normande, se réfugièrent dans la Grande-Bretagne, ils y trouvèrent en honneur le nom de Saint Servan ; s'il n'était pas déjà honoré chez eux, les Bretons d'Aleth, rentrant dans leur ville en 938, l'y rapportèrent et mirent sous ce patronage l'église et le cimetière qu'ils construisirent à la porte de la Cité.

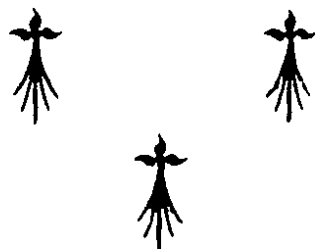
Ainsi, tandis qu'on ne peut avec vraisemblance deviner les circonstances qui, de Tongres ou de Maestricht, auraient porté à Aleth le culte de Saint Servais, il est facile de voir, de concevoir celles qui, d'Alban, y amenèrent celui de Saint Servan.

Nous croyons donc que c'est bien Saint Servan, le Scot ou le Picte, qui a été le premier patron de l'église du faubourg d'Aleth.

Mais comment, pourquoi cette église abandonna-t-elle le vieux patron celtique pour se vouer au culte de l'évêque gallo-romain, tongrien ?

C'est que les Bretons du continent, au X^e et XI^e siècles, ne connaissaient de Saint Servan qu'une légende tout à fait extravagante, conservée par la *Chanson d'Aquin* dans laquelle, entre autres beaux traits, on faisait de ce Saint un martyr décapité par le roi Hérode. Le clergé, sur de telles fables, douta apparemment de l'existence du Saint et chercha un patron plus authentique (du moins à son sens), dans le quasi-homonyme tongrien, bien et dûment contionné par le Sulpice Sévère et par les conciles.

Ainsi s'explique, à nos yeux, la substitution de Saint Servais à Saint Servan dans le patronage de la paroisse et dans la langue liturgique, — alors que la langue vulgaire et l'usage populaire ont maintenu énergiquement, jusqu'à nos jours, le titre du vieux patron primitif.



SAINT MÉLOIR

Les légendes de Saint-Méloir que nous publions ici sont tirées de la Petite Légende Dorée de la Haute-Bretagne, de Paul Sébillot (in-18 J., Ed. de la Société des Bibliophiles Bretons et de l'Histoire de Bretagne, Nantes, 1897).



SAINT MÉLOIR



DANS un château de la Cornouaille, naquit Saint Méloir. Son père était un chef qui fut tué par un des oncles de Méloir, lequel voulut le tuer aussi. Mais le bourreau eut pitié du jeune âge de Méloir ; il l'épargna et même sollicita sa grâce. L'oncle furieux coupa le pied et la main de son neveu. Mais Dieu guérit ses blessures et lui mit un pied d'argent et une main d'or.

Le petit Méloir errait dans les bois, quand il rencontra Saint Corentin qui l'emmena dans son monastère. Son oncle, ayant su où il s'était réfugié, voulut encore le faire mourir. Corentin dit à son

disciple de s'enfuir ; mais le méchant oncle atteignit Saint Méloir et le tua.



Le récit qui précède n'est qu'un abrégé de la vie de Saint Mélar, rapportée par Albert Le Grand.

L'auteur de la *Vie des Saints de Bretagne* raconte que Rivode, oncle de Mélar, envoya un de ses officiers avec mission de lui rapporter la tête de son neveu ; il se laissa attendrir par les prières et les présents de la mère du Saint et se contenta de lui couper le pied gauche et la main droite. On fit à Mélar un pied d'airain et une main d'argent dont il se servait aussi bien que si c'eussent été ses membres naturels, et l'un et l'autre croissaient en même temps que les autres parties du corps. Un poète breton, cité en note par Kerdanet, dit que la main et le pied descendirent du ciel.



Saint Mélar ou Méloir, prince breton et martyr, VII^e siècle (2 octobre), est invoqué pour la bonne dentition des enfants. Il est le patron de Fégréac, Lanmeur, Locmélar, Meillan, Tréméloir, Saint-Méloir-des-Ondes et Saint-Méloir (diocèse de Saint-Brieuc). Son nom vulgaire est Saint M'la. Il a de nombreuses chapelles, surtout en Basse-Bretagne.

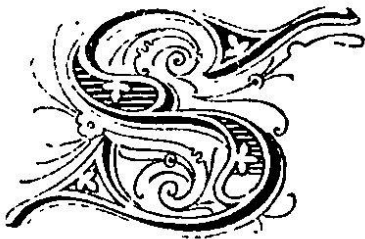
SAINT SAMSON

*Nous avons rédigé la notice biographique qu'on va
re d'après les pages consacrées à Saint Samson par le
Chanoine de Garaby, dans ses Vies des Bienheureux et
es Saints de Bretagne.*

*Les légendes qui suivent sont tirées des études de
Abbé F. Duine (Revue des Traditions Populaires, VII,
6) et de Paul Sébillot (Petite Légende Dorée de la
Haute-Bretagne).*



SAINT SAMSON



aint Samson naquit vers 480 au pays des Démètes, dans le sud de la Cambrie.

« Ammon et Anne, ses nobles père et mère, le mirent, à 5 ans, sous la conduite du saint abbé Illut... Il fut ordonné diacre par St Dubrice, évêque de Caërleon... Après deux ans de diaconat, il fut promu au sacerdoce par le même prélat. En 512, il se retira dans une île voisine pour y mener la vie érémitique avec d'autres serviteurs de Dieu... Il en fut nommé économiste et bientôt abbé par St Dubrice... » (1)

En 516, il se rend en Irlande et s'y rend célèbre par ses bienfaits et ses miracles. De retour en

(1) Chanoine Garaby.

Cambrie, il se retire dans une forêt et mène une vie d'austérité.

C'est vers l'an 548 qu'il vient en Armorique avec un groupe de religieux et fonde l'abbaye de Dol. Il se consacre dès lors à l'évangélisation du pays environnant, fonde des monastères sur divers points, et édifie son entourage par la pratique de ses vertus.

Il mourut en odeur de sainteté, à 85 ans, vers 565, après avoir désigné Saint-Magloire pour son successeur.

QUELQUES LÉGENDES

Un puissant seigneur ayant rencontré le thaumaturge Samson, lui dit : « Homme de Dieu, tu vois cette grosse pierre ; lance-la ; autant d'espace elle parcourra, autant de terrain je te concéderai ».

Alors le Saint, s'étant placé à l'extrémité de la chapelle qui porte encore son nom, projeta la pierre vers l'Occident. Elle tomba juste à l'endroit où se termine aujourd'hui la cathédrale de Dol.

Lorsque l'emplacement fut ainsi obtenu, le pieux évêque construisit sa basilique avec un âne et un bœuf. Cependant, si actif que fût le fondateur de la cité doloise, il ne put achever la tour imposante du Nord. Depuis, l'on a bien essayé de pour-

suivre l'œuvre du Saint, mais c'est inutile, car une main mystérieuse fait tomber toutes les pierres que l'on est tenté de placer sur la vieille tour.

L'Eglise possède un souterrain merveilleux. Il part de la tour du Sud, fait trois kilomètres sous les marais et débouche au Mont-Dol, au bas tertre.

Abbé F. DUINE.



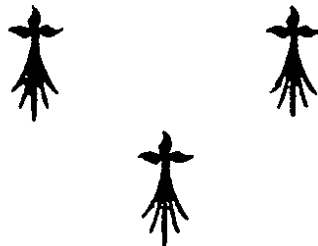
Deux villages voisins de Dol (Mont-Dol et Carfantain), possèdent chacun une fontaine à laquelle est attaché le nom de Saint Samson. Il n'existe pas d'autre tradition orale sur le célèbre thaumaturge dans le pays même qu'il a évangélisé.

« Ici, comme en maintes circonstances, ajoute M. Duine, l'imagination populaire a poétisé les explications prosaïques de l'histoire. Cette tour du Nord fut commencée au XV^e siècle, sur les ruines d'une autre beaucoup plus ancienne. Pendant plusieurs années, les travaux s'effectuèrent vigoureusement, mais les fonds ne tardèrent pas à manquer et l'entreprise est demeurée dès lors dans l'abandon le plus complet. Jadis demi-forteresse, la vieille cathédrale de Dol possédait nécessairement des communications dérobées avec les fortifications et les palais de l'antique cité.

Samson, Evêque de Dol, VI^e siècle (28 juillet) est le patron de Bobital, Cadelac, Dol, Illifaut, La Fontenelle, Kérity, Lanvellec, Lanvéac, Saint-Samson, Saint-Ideuc, et on lui a élevé de nombreuses chapelles.

Saint Samson était invoqué pour guérir la folie. Encore aujourd'hui, les personnes qui redoutent cette maladie pour leurs proches, viennent implorer ce Saint en sa chapelle absidiale. La raison de ces pèlerinages particuliers tient aux détails de la vie du célèbre thaumaturge. Tous ses anciens biographes nous le montrent ayant une puissance extraordinaire d'exorcisme. Aussi, au XIII^e siècle, dans la splendide verrière de la Cathédrale, l'artiste peignait « un prince et une princesse couronnée, qui implorèrent le Saint pour une jeune fille vêtue d'une robe jaune, dont les yeux hagards et les mains liées indiquent assez une possédée ».

Paul SÉBILLOT.



SAINT MARCAN

La notice qui suit est extraite des Vies des Bienheureux et des Saints de Bretagne, du Chanoine de Garaby (1839).

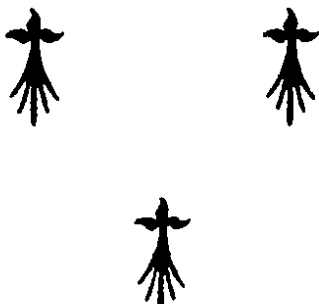


SAINT MARCAN

Dé vers 419, Saint Marcan fut disciple de Saint Briec, à la Vallée-Double. Les mêmes vertus établirent une sainte union entre le maître et l'élève. Saint Marcan se trouvait à l'abbaye de Grande-Lann, quand Briec quitta l'exil. Il vit une colombe portée au ciel par des anges. C'était l'indice de l'entrée de l'âme du vieillard dans le sein d'Abraham et l'annonce d'une semblable récompense pour Marcan.

Ce saint religieux se retira probablement, com-

me Saint Sieuc, son condisciple et son ami, dans une solitude avec des confrères, et, par la sainteté de sa vie, il mérita d'être le patron de la paroisse de ce nom (1).



(1) La fête de Saint-Marcen se célèbre le 22 Juin. La commune qui porte son nom est située dans l'arrondissement de Saint-Malo, canton de Pleine-Fougères, à proximité de la baie du Mont Saint-Michel.

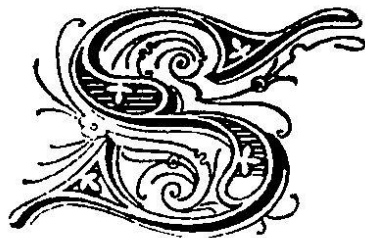
SAINT SULIAC

Nous avons rédigé la note biographique sur Saint Suliac d'après le Chanoine de Garaby (Vies des Bienheureux et des Saints de Bretagne).

Les légendes que nous reproduisons à la suite sont empruntées à Madame de Cerny (Saint-Suliac et ses Traditions), citée par Paul Sébillot dans sa Petite Légende de la Haute-Bretagne.



SAINT SULIAC



Saint Suliac, Sulia ou Suliau, naquit en 530, au Pays de Galles, dont son père, Bromail, était Roi. Encore enfant, il vit un jour le saint abbé Guimar, qui passait avec douze disciples, chantant les louanges du Très-Haut. Suliac les suivit dans leur monastère. Son père, violemment irrité, voulut d'abord l'en arracher, mais, touché par les prières du novice, se résigna à le laisser suivre sa vocation.

Suliac vécut pendant sept ans en solitaire, dans une île de Cambrie qui a gardé son nom. Il en revint pour succéder à Guimar mourant à la tête du monastère. En 564, il recueillait le dernier soupir de son père et abandonnait la couronne à son frère Jacob qui mourut après deux ans de règne.

La veuve de ce prince, Hazarmé, qui avait conçu une criminelle passion pour le pieux abbé, le menaçant de mort s'il ne consentait à l'épouser, Suliac dut s'enfuir et réussit à passer en Armorique. Il remonta le cours de la Rance et se fixa sur ses rives, au lieu qui a gardé son nom. Il évangélisa le pays environnant et l'édifia par sa sainteté et ses miracles.

Rappelé par son ancien monastère de Cambrie, à la mort de sa persécutrice, il préféra demeurer au pays de Rance, où il continua de gouverner une petite communauté de quinze religieux jusqu'à l'heure de sa mort, survenue le 1^{er} Octobre 606.

QUELQUES LÉGENDES

Le bon Saint Suliac avait établi un monastère au lieu qui porte maintenant son nom ; il y avait planté des vignes et semé du blé. La Rance n'était alors qu'un faible ruisseau qu'on traversait sur deux mâchoires d'ânes, et, en face du Garot, se voyait la métairie de Rigourden, dont les ânes vinrent, un jour, brouter l'enclos des moines ; ceux-ci, au bout de quelque temps, s'en aperçurent et les chassèrent.

L'abbé alla reprocher au fermier sa négligence, mais celui-ci ne les garda pas mieux et, un matin, l'abbé les trouva broutant sa vigne et les frappa de sa crosse en les maudissant.

Le propriétaire alla à la recherche de ses ânes, qu'il trouva immobiles, près l'enclos des moines, la tête retournée sur le dos ; Saint Suliac les délivra de cette position incommode, et les ânes s'en allèrent ; mais ils firent un tel bruit que le Saint, pour ne plus en être incommodé, élargit la Rance et lui donna la largeur qu'elle a aujourd'hui.

On voyait naguère, dans les caves du Presbytère, un tableau sculpté en relief, fort vieux d'après la grossièreté du travail, et représentant les ânes, la tête retournée sur le dos.

La tradition populaire ajoutait qu'une ligne tracée à l'entour de son jardin et quatre petites houssines plantées aux quatre angles avaient suffi pour rendre immobiles, comme devant un mur de clôture, les ânes de Rigourden.

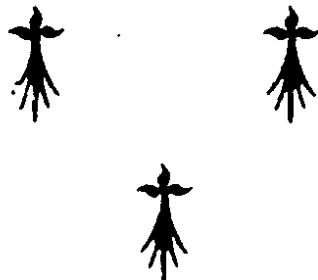


Saint Suliac (1^{er} Octobre), abbé, VI^e siècle, est le patron de la paroisse de ce nom, dans l'Ille-et-Vilaine, de Sizun, de Tressigneaux ; il a une chapelle à Plomodiern. Dans l'église de Saint-Suliac,

il est, dit-on, enterré au bas de l'épître ; au-dessus est un autel où sont exposés, dans des reliquaires, les ossements du Saint ; on y fait des neuvaines pour les fièvres. Il préserve aussi les animaux des épizooties, et est invoquée pour la guérison des plaies.

Une pierre d'autel d'une chapelle qui, d'après la tradition, avait été bâtie par Saint Suliac lui-même, a été plusieurs fois vendue et déplacée et est toujours revenue à la place que le Saint lui avait assignée ; aujourd'hui qu'elle a disparu sans qu'on sache où elle est, le peuple assure que le patron l'a cachée et qu'on ne la retrouvera que lorsqu'une église sera édiflée là où elle était jadis.

Mme de CERNY.



SAINT VALAY

Les légendes du saut de Saint Valay que nous reproduisons ont été réunies par Paul Sébillot, dans sa Petite Légende Dorée de la Haute-Bretagne.



SAINT VALAY

Un jour que le bienheureux Saint Valay était venu reprocher aux femmes de la rue Saint-Malo, à Dinan, leur mauvaise langue et leur conduite légère, celles-ci se mirent en colère et elles prirent des pierres pour les lui jeter.

Le Saint s'enfuit le plus vite qu'il put ; mais les femmes couraient aussi bien que lui, et elles étaient sur le point de l'atteindre, quand il arriva sur le bord de la vallée des Réhories ; alors, il invoqua le bon Dieu, prit son élan et, franchissant d'un bond la vallée, il alla retomber de l'autre côté, sur un rocher où l'on montre encore l'empreinte de ses pieds.

Mais les femmes le poursuivaient toujours. Alors, il prit un autre élan et, traversant la vallée où coule la Rance, il alla tomber de l'autre côté de la rivière, à Lanvallay.

C'est en mémoire de ce saut que Lanvallay porte ce nom ; car on l'appela d'abord l'Élan-Vallay, en mémoire de l'élan prodigieux que le Saint avait du prendre pour franchir cette distance.



Suivant un autre récit, des voleurs poursuivaient Saint Valay, et ils étaient sur le point de l'atteindre, quand il se recommanda à Dieu et s'élança pour franchir la vallée ; des anges le soutinrent, et il se trouva debout, sans avoir éprouvé aucun mal, à l'endroit où son pied est encore marqué.



Saint Valay, religieux de Landévennec, V^e siècle (12 juillet), est le patron primitif de Lanvallay, Ploubalay et d'un village à Hénon, canton de Moncontour, appelé la Ville-Balay.

Une chapelle, aujourd'hui détruite, lui était dédiée, non loin de l'endroit où est bâtie la maison de campagne de Saint Valay, près Dinan. Je n'ai pas besoin de dire que l'étymologie donnée par le premier conte est fantaisiste.

SAINT ENOGAT

Les récits qui suivent sont tirés, pour une part, de l'ouvrage de l'abbé Joseph Mathurin : Dinard-St-Enogat à travers les âges (in-16. Imp. F. Simon, Rennes, 1898), et, pour le surplus, du Bulletin Paroissial de Saint-Enogat (Février 1920).



SAINT-ÉNOGAT

Après le départ de Saint Malo pour l'exil, la Domnonée ressentit les effets de la malédiction divine. Pendant sept années, la pluie ne féconda point la terre, « l'ardeur du soleil la brûla, les herbes, les fleurs et les arbres, privés de fraîcheur, refusèrent de nourrir les hommes et les animaux ; tous mouraient de soif et de faim » (1).

Les habitants des bords de la Rance comprirent leur faute et envoyèrent des messagers à leur évêque, pour le prier de revenir parmi eux. « Plein d'une pieuse miséricorde », il revint, en effet, et derrière lui, la pluie entra dans le *Plou Alet* (Pa-

(1) *Bili*, la P., C.

gus-Aleth, le pays d'Aleth), rendant à la terre sa fécondité. Mais à peine Saint Malo eut-il mis ordre aux affaires de son Eglise qu'il choisit un successeur, fit à son peuple de touchants adieux et retourna à sa solitude de la Saintonge, où il mourut (565).

Le successeur de Saint Malo s'appelait Gurval. Originaire du pays de Galles, il y avait dirigé un monastère de cent quatre-vingt-huit moines. L'amour de la solitude l'amena à Aleth ; il en devint évêque...

Mais bientôt son attrait pour le recueillement et la prière le poussa, comme son prédécesseur, à quitter Aleth, pour aller finir ses jours dans l'ermitage de Guern, bâti par Saint Malo.

Avant de partir, il avait désigné pour son successeur, le prêtre qui le secondait dans l'administration de l'archidiaconé de Dinan : l'archidiacre Coalphinith ou Colafin.

Ce dernier mourut en 619, laissant le siège d'Aleth à Armel, auquel succéda Enogat, patron de la ville et de la paroisse de Dinard.

Quel fut le rôle de ce cinquième évêque d'Aleth dans l'histoire de Dinard ?

Fut-il le premier prédicateur de la foi chrétienne parmi les pêcheurs de la côte ?

Nous ne le croyons pas : il semble invraisem-

blable, en effet, que les évêques d'Aleth aient laissé passer plus d'un demi-siècle sans porter la lumière de l'Évangile sur l'autre rive de la Rance. Dinard était si voisine de la ville épiscopale et le passage était si facile, puisque la rivière n'était alors qu'un petit ruisseau qu'on pouvait franchir à gué !

Enogat construisit-il la première église de Dinard ou, du moins, la première église définitive et durable ? Nous aimons à le croire, mais l'histoire se tait. Nulle clarté, nulle chronique, ne parle du patron de Dinard.

Nous aimons, pourtant, nous le figurer, traçant, non loin du château, au bord de la rivière, parmi les cabanes des pêcheurs, le plan du Temple qu'habitera le Dieu dont les apôtres étaient des pêcheurs.

Nous aimons encore voir Saint Enogat activant les ouvriers, les encourageant au travail, et, le soir, avant de les congédier, leur donnant sa bénédiction paternelle.

Enfin, ne pouvons-nous pas croire que ce fut près de l'église de Dinard qu'il rendit à Dieu son âme apostolique, le 13 Janvier 631 ?

Mais, il faut bien le dire, ce ne sont là que de pieuses suppositions, vraisemblables, mais non prouvées. Encore une fois, l'histoire se tait.

Espérons qu'un jour un archéologue heureux exhamera de la poussière des siècles quelque chro-

nique, aussi vénérable qu'authentique, qui nous permettra de connaître et de célébrer les grandes actions et les admirables vertus de Saint-Enogat.

Abbé Joseph MATHURIN.



Saint Enogat vécut au VII^e siècle.

On sait malheureusement trop peu de chose sur sa vie. On croit qu'il naquit, comme beaucoup de nos Saints nationaux, dans l'île de Gde-Bretagne, habitée par nos ancêtres. Mais déjà les Bretons sous la pression de l'invasion anglo-saxonne, avaient commencé à quitter leur terre natale pour se réfugier dans la presqu'île d'Armorique, habitée par leurs frères de race, et qui, prenant leur nom, s'appela désormais la Bretagne.

Saint Enogat fut accueilli dans le monastère de l'île d'Aaron, sur le rocher qui porte aujourd'hui la ville de Saint-Malo. Nommé évêque d'Aleth, il succéda, sur ce siège épiscopal, à Saint Armel.

Trois titulaires seulement : Saint Armel, Saint Coalfinit, Saint Gurval, le séparent du saint fondateur de l'évêché d'Aleth, Saint Malo.

C'est vers l'an 585 que Judaël, roi de Domnonée, érigea le siège épiscopal d'Aleth et en fit sacrer premier évêque Saint Malo, qui en avait converti les habitants.

Son premier successeur, Saint Gurval, n'eut qu'un pontificat de 16 mois. Epris de solitude, il se retira au fond des bois dont était alors couverte toute l'Armorique centrale. Son ermitage aurait été situé sur l'emplacement du bourg actuel de Guer. Il s'était démis en faveur de son archidiacre Saint Coalfinit que le docte abbé Manet nous représente comme très âgé. Quant à Saint Armel, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Saint Armel, abbé beaucoup plus célèbre et toujours très honoré en Bretagne, patron de Ploërmel et de la paroisse de Saint Armel, près de Rennes), les vieux cartulaires ne nous ont conservé que son nom. Il y a tout lieu de croire que ces trois pontificats eurent peu de durée et que peu d'années séparent la nomination de Saint Enogat à l'évêché d'Aleth de la mort de Saint Malo.

Marchant sur les traces du grand évêque, il s'employa à parfaire son œuvre, étendant son action non seulement autour de sa ville épiscopale, mais au loin. La tâche était rude. La riche Armorique des Gallo-Romains, dévastée, saccagée par maintes invasions barbares, était devenue une terre à peu près inculte qu'une immense forêt couvrait de ses ombres. Sa population, misérable et clairsemée, était retournée au paganisme. Ceci explique que le roi fondateur de l'évêché d'Aleth ne lui avait pas, dès

l'abord, assigné de limites fixes. Nous voyons au contraire, dans les vieux cartulaires, que Saint Malo et ses premiers successeurs, jusqu'au IX^e siècle n'avaient pas, en dehors de leur ville, de juridiction propre, mais ils pouvaient, à volonté, exercer leur ministère dans une partie de l'immense territoire qui, s'enfonçant au cœur de la péninsule, portait alors les noms de Domnonée et de Poutrecoët (« Pays des Bois »). Ils ne s'en firent pas faute. Lorsqu'en 848, au Concile de Redon, le roi breton Nominoë fixa les limites des quatre évêchés bretons de Dol, Aleth, Tréguier et Saint-Brieuc, celui d'Aleth se trouva être le plus vaste et ses limites demeurèrent invariables depuis lors jusqu'à la Révolution.



Saint Enogat mourut le 13 février, nous ne savons pas exactement en quelle année, vraisemblablement vers l'an 650. Et selon la vieille coutume de l'Eglise, le jour de sa mort devint le jour de sa fête (*natalis dies*).

L'abbé Manet, dans son catalogue des évêques de Saint-Malo, mentionne qu'il fut toujours honoré dans son diocèse et « particulièrement dans la paroisse qui porte son nom ».

SAINT LUNAIRE

La notice sur Saint Lunaire que nous présentons ici est tirée d'un rapport d'Arthur de la Borderie à la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine sur St Lunaire, son histoire, son église ses Monuments (in-8, J. Pihon, éd. Rennes, 1881).



SAINT-LUNAIRE

L'été finissait. Sur les flots de la Mer Britannique — que nous appelons aujourd'hui la Manche, — voguaient de conserve une vingtaine de barques, tendant leurs voiles, comme des ailes d'oiseaux, au vent qui les poussait sans violence vers la côte Nord de la péninsule armoricaine.

Des femmes, des enfants, des guerriers, reconnaissables à leurs armes, à leurs vêtements de couleur pourpre, des pâtres avec leurs sayons de peaux de chèvres, se mêlaient sur ces barques à des moines au front ras, vêtus de bure grise. Le soleil brillait. Mais, bientôt, à l'horizon, dans la région du Nord-Ouest, parut un nuage, qui noircit et qui

grossit rapidement, et finit par voiler le ciel tout entier. Le vent, sautant dans cette direction, lança avec violence, comme une trombe, sur l'Océan, la pluie et la tempête. Les barques, affreusement secouées, amenèrent leurs voiles, jetèrent à la mer leur bagage. En vain. La furie du vent croissait sans cesse, les lames se dressaient, hautes comme des murs : le désastre était imminent.

Dans la barque principale, placée en tête, un homme jeune encore, endormi avant l'orage, continuait son somme tranquille, en dépit des bonds de la tempête. Il portait le costume monacal ; mais, près de lui, une crosse rustique — plutôt une houlette qu'une crosse — et sur sa poitrine une croix pendante, marquaient en lui un évêque, — le chef des moines et de toute la troupe émigrante embarquée sur la flottille. Par respect, on s'était d'abord abstenu de l'éveiller. Le péril croissant et l'angoisse devenant mortelle, un grand cri monta vers lui de toutes parts :

— Père ! Père ! Priez pour nous, ou nous sommes perdus !

L'évêque s'éveilla, comprit d'un regard, se leva, fit le signe de la croix, et tendant les bras au ciel :

— O Jésus-Christ, dit-il, sauvez-nous ! Ne nous laissez pas périr dans les flots !

Le vent mollit alors, puis s'apaisa. Les murs de vagues, tombant et s'affaisant sur eux-mêmes, roulèrent en souples ondulations. Les pauvres barques ralliées, réparant de leur mieux leurs avaries, reprirent tranquillement leur route vers le Sud.

Bientôt, devant elles, les rivages de l'Armorique dessinèrent leurs contours aux vives arêtes, aux formes nettement accentuées. À gauche, c'était le rocher d'Aaron, encore désert, le fleuve de Rance, qui se perd au loin dans les terres ; entre le fleuve et le rocher, la cité d'Aleth, dressée sur son promontoire, étalant avec orgueil sa ceinture murale, ses tours aux cordons de briques et son port rempli de vaisseaux. Sur la droite, au-delà de la Rance, vers l'Ouest, les émigrants contemplaient de leurs barques avec admiration, cette côte pittoresque, découpée en festons capricieux dont les dents, formées de hautes pointes de rochers, enserrent des baies tranquilles bordées de sables d'or.

Au-dessus de ces baies et de ces rochers, en place des riches cultures et des riantes habitations qu'on y voit de nos jours, partout se dressait, brillante sous le soleil, une épaisse forêt : haute et majestueuse couronne du rivage, mais témoin irrécu-

sable des pertes subies en ces parages par la civilisation.

On était alors au milieu du VI^e siècle (vers 540). L'Empire romain, après avoir longuement pressuré la région armoricaine, l'avait depuis plus d'un siècle abandonnée sans défense aux pirates du Nord, dont les cruautés et les ravages, succédant aux extorsions du fisc impérial, eurent bientôt créé le désert sur ces côtes et contraint les derniers habitants à chercher dans l'intérieur des refuges mieux abrités.

Cependant, depuis quelque temps, les pirates du Nord (Angles, Saxons, Jutes, etc...), poussés dans une autre direction, se jetaient de préférence sur l'île de Bretagne (aujourd'hui Grande-Bretagne), jusqu'à l'inonder de leurs flots envahisseurs ; et, malgré la résistance vigoureuse des indigènes, il arrivait bien souvent que des tribus bretonnes insulaires, acculées à l'Océan par le fer saxon, prenaient le parti de s'embarquer pour fuir leurs misères et venir chercher la paix sur les côtes désertes de l'Armorique.

C'est une émigration de cette nature qui s'accomplissait sur la flottille dont nous suivions le trajet tout à l'heure.

Le chef de cette émigration, issu d'une race illustre, unissait en lui le sang romain au sang breton.

Son père s'appelait Hoëloc, nom tout breton ; sa mère avait un nom tout romain, Alma Pompa. Lui se nommait en latin Leonarius, que les Bretons prononçaient Leuner ou Lunaire.

Il était né au pays des Démètes (Pembrokeshire) et avait été élevé dans le canton de Glamorgan, au célèbre monastère de Saint-Iltud.

Jeune encore, on le fit évêque. Mais il y avait alors dans l'île de Bretagne bien des évêques dont le diocèse ne consistait qu'en un monastère. Lunaire semble avoir été de ce nombre. Quand il vit le mouvement d'émigration se développer de plus en plus dans la nation bretonne, quand il sut que l'Armorique, outre la paix et la solitude qu'elle promettait, récélait encore des païens à convertir, Lunaire fut pris du désir de s'y rendre. Selon ses *Actes*, il fut déterminé par une voix céleste, qui, dans son sommeil, lui dit : « Pars sans délai et va outre-mer ; là, beaucoup de païens t'attendent pour sortir de l'erreur ».

Mais il ne partit pas seul. Il emmena avec lui tous ses moines, au nombre de soixante-douze, les serviteurs, les clients de son monastère, et bon nombre de voisins.

Quand la flottille qui portait tout ce monde fut, comme nous l'avons dit, en vue d'Aleth, Lunaire qui, avant tout, cherchait dans cet exil la solitude

et la paix, ordonna de laisser la ville à droite et de gouverner vers cette côte déserte, vers cette rive profondément déchiquetée, que dominait la grande forêt silencieuse.

Le pilote se dirigea vers la pointe la plus avancée en mer : longue et haute muraille de roches abruptes, dont l'extrémité Nord, relevée en pyramide et tranchée d'un coup de sabre gigantesque, se trouve séparée du reste par une fissure profonde, où la vague s'engouffre et qui a valu à ce promontoire le nom de pointe du Décollé. Ce rempart indestructible protège contre les vents d'Ouest une jolie petite baie, ceinte d'une grève douce et brillante, où vient s'emboucher un petit ruisseau dans lequel la mer montait alors sans obstacle entre les grands arbres de la forêt.

C'est dans cette baie que Lunaire aborda, et il en fut si charmé qu'il ne voulut plus la perdre de vue. Il établit son église et son monastère à mi-coteau, un peu à l'Ouest du ruisseau qu'on vient de nommer, de façon à avoir toujours sous les yeux la baie et la pointe du Décollé.

Ce monastère et cette église ne furent d'abord que des cabanes de branchages pris dans la forêt. Le pays était sans habitants, sans culture, et, en apparence, sans ressources. La première prière

de notre évêque, après son débarquement, fut pour demander à Dieu de l'empêcher, lui et ses moines, de mourir de faim.

— « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, des consolations que vous me prodiguez. Je supplie votre miséricorde de conforter aussi le cœur de mes frères et de les soutenir contre la misère qui nous presse sur cette plage inconnue !

Pendant plusieurs mois, il fallut vivre péniblement de la chasse et de la pêche. Régime peu monastique, mais forcé.

Un jour enfin, comme Lunaire priait seul, un peu écarté de ses moines, en un coin de la forêt, un petit oiseau vint se poser près de lui, tenant au bec le reste d'un épi de blé. A cette vue, l'évêque fit le signe de la croix et s'écria :

— Seigneur Dieu tout puissant, je vous adore, je vous bénis, je vous glorifie ! Fasse votre miséricorde que ce que je vois ici ne soit pas une tentation du diable !

Il y avait donc, sous ces bois sauvages, un sol où le blé pouvait croître, un lieu où il croissait encore ; quelle joie pour Lunaire !

L'oiseau, descendu à terre, voletait devant lui. Il appelle aussitôt un de ses moines, lui ordonne de suivre l'oiseau et dit à celui-ci :

— Au nom de Jésus-Christ, mon maître et le

tiens, conduis ce serviteur de Dieu au lieu où tu as pris cet épi.

L'oiseau part, le moine le suit et arrive ainsi à une clairière, où s'était conservé, en se ressemant de lui-même, un petit champ de froment, — dernier reste d'une riche culture depuis longtemps disparue du sol avec les habitants qui l'avaient jadis entretenue.

A cette nouvelle, la communauté entière chante à Dieu un solennel cantique d'actions de grâce, et, le lendemain, tous les moines, Lunaire en tête, se mettent en devoir de jeter bas la forêt.

Ce fut un rude labeur. Les religieux se levaient chaque nuit au chant du coq, célébraient matines, et dès l'aube, se rendaient à leur travail, d'où ils ne revenaient qu'à trois heures de l'après-midi pour passer le reste du jour en prières et en exercice pieux. La besogne se prolongea, et la fatigue devint telle que les pauvres moines, perdant courage, vinrent supplier Lunaire de quitter cette terre rétive pour chercher une autre plage où il fût moins dur de gagner sa vie. Mais le Saint resta inflexible :

— Ceci, dit-il, est une tentation du diable ! Prenez courage et fortifiez-vous en Dieu !

Les malheureux obéirent et, pour prix de leur

constance, peu de temps après, allant un beau matin à l'ouvrage, ils trouvèrent le reste de la forêt abattu et renversé dans la mer. Sans doute, une tempête violente avait achevé dans la nuit l'œuvre déjà bien avancée des cénobites.

Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Ce sol dégagé des arbres, des halliers qui l'étouffaient et rendu à l'air libre, il fallait maintenant le défricher, l'ouvrir, le retourner, en un mot, le préparer à recevoir et à féconder la semence. Privés de bêtes de trait ou de somme et de tous les animaux domestiques, les moines devaient tout faire de leurs mains : travail écrasant, horrible. Une seconde fois, ils perdirent courage et comme leur première supplique n'avait pu fléchir Saint Lunaire, cette fois-ci, ils résolurent de ne rien dire, de se sauver pendant la nuit et de le laisser seul, tête à tête avec son infernal défrichement.

L'évêque eut vent du complot. Doucement, il reconforta les moines et chercha le remède où il était, c'est-à-dire dans les forêts, où depuis la disparition de l'homme, les animaux domestiques, ses aides naturels, étaient retournés et devenus à demi-sauvages. A force d'adresse et de patience, Lunaire parvint à se rendre maître d'une douzaine de bêtes appartenant à l'espèce bovine, qu'il dressa à porter

le joug et à tirer la charrue.

La vie de Saint Lunaire veut voir dans ces animaux des cerfs d'une taille colossale (« cervos grandissimos ») et dans leur docilité un miracle. À notre sens, le plus grand miracle était la patience du Saint. Même avec ses nouveaux aides, il lui fallut plus de cinq semaines pour faire ses labours, tant le sol de ce défrichement était rude et malaisé à ouvrir.

Après les labours, les semailles. Lunaire voulut les faire de sa main, du moins pour une grande part, et présida jusqu'au bout ce dernier travail. Le grain en terre, il continua de surveiller diligemment ses cultures, d'inspecter avec sollicitude l'état et la croissance de ses blés.

Un jour, avec trois de ses moines, il revenait de faire une de ses tournées. Il se reposait un peu au bout d'un champ et son œil suivait, non sans ennui, les ravages faits par les taupes dans quelques sillons, quand tout à coup, dans cette terre fraîchement remuée, il aperçut un point qui brillait. Il s'approcha. C'était une statuette antique en or massif, représentant un bélier. Les taupes creusant leurs galeries avaient mis à jour ce curieux débris du luxe des Gallo-Romains, anciens habitants de ce lieu. Le morceau était d'importance : il valait bien 3.000 sols d'argent. Lunaire, tout en le

mettant en réserve, ne parut pas y attacher grand prix :

— L'or, dit-il, est pour les rois, non pour les prêtres.

Il avait regret surtout du dommage fait dans son blé par les taupes, — qui pourtant ne nuisit pas à la moisson, car elle vint au centuple la première année et rendit ensuite, bon an, mal an, soixante fois la semence.

De proche en proche, grâce à l'énergie et aux sueurs de Saint Lunaire, tout le territoire compris aujourd'hui dans la paroisse qui porte son nom fut peu à peu défriché, cultivé, repeuplé, soit par les émigrés venus avec lui, soit par les autres bandes émigrantes qu'en ce temps-là l'île de Bretagne envoyait sans cesse à l'Armorique, dont elles avaient déjà changé le nom en celui de Petite-Bretagne.

Lunaire ne se borna point à rétablir dans ce canton la vie et la civilisation matérielles : il y fonda la vraie civilisation, la vie morale, en y dressant comme un phare la croix de Jésus-Christ, qui, jusque-là, n'y avait pas été plantée. La ville d'Aleth, dont le commerce soutenait la prospérité, était encore toute païenne : paganisme étrange et composite, mélange du culte druidique et du polythéisme latin : c'était alors la religion de tous les

indigènes — Armoriciens ou Gallo-Romains — dispersés dans la partie septentrionale de notre péninsule, depuis la baie de Saint-Jacut jusqu'au Couesnon. Saint Tugdual, une vingtaine d'années avant, avait pénétré jusqu'à la Rance, la croix en main ; mais, de ce côté, ses prédications n'avaient pas laissé grand' trace. En attendant le double apostolat de Saint Samson et de Saint Malo, Lunaire propagea avec ardeur l'Évangile autour de lui, combattit énergiquement le paganisme. Nous le verrons même, plus bas, étendre sa mission au-delà de la Rance.

Lunaire était venu chercher en Armorique la solitude et la paix ; il n'y fut pas longtemps sans se trouver mêlé — pour les combattre — aux intrigues les plus violentes, aux entreprises les plus criminelles de l'ambition.

La Bretagne armoricaine, — c'est-à-dire la partie de la péninsule occupée par les émigrations successives venues de l'Île de Bretagne — la Bretagne armoricaine se divisait alors (vers 540) en quatre ou cinq petits États, appelés, dans les documents anciens, comtés ou royaumes, savoir : Vannes ou Browerech, Cornouaille, Poher (Haute-Cornouaille), Leon, Domnonée.

Ce dernier royaume, le plus vaste des cinq, em-

brassait tout le Nord de la presqu'île, depuis le Kerfleut (rivière de Morlaix), jusqu'au Couesnon. Il venait de s'y passer une révolution étrange. Le roi, appelé Jona, avait été tué sans qu'on eût pu connaître l'assassin. Il laissait une veuve avec un fils, Judual, jeune enfant de cinq ans, ou de six ans. Dans le trouble général causé par cet événement. Comorre, Comte de Poher, entrant en force dans la Domnonée, avait sans résistance, imposé à la veuve son alliance, et aux Domnonéens sa domination, comme tuteur de l'orphelin.

On ignorait alors que l'assassin de Jona, c'était Comorre lui-même, que c'était lui qui avait armé et payé le bras des sicaires. On ne lui soupçonnait même — tant il savait feindre, — aucun mauvais dessein contre Judual.

Une nuit, la mère de ce jeune prince, couchée près de son nouvel époux, eut un songe étrange. Elle vit son fils siégeant au haut d'une montagne où il recevait les hommages des princes bretons, qui, tour à tour, venaient s'incliner devant lui, chacun lui offrant un sceptre, symbole de la royauté. Après avoir pris ces sceptres, Judual se levait, passait en tête du cortège, et tous le suivaient, lui faisant, par leurs acclamations, une marche triomphale. La reine, émue de ce songe, s'éveilla, et, n'en pénétrant pas le sens, elle réveilla

Comorre et lui en fit part. Celui-ci, plus clairvoyant, s'écria en son grand courroux :

— Cela veut dire apparemment que ton fils me fera la loi et règnera sur ce pays. Vraiment non, il n'en sera rien ! Demain, je lui couperai le cou ; ta vision de royauté sera en pure perte !

Puis le sommeil le reprend. La pauvre femme, aussitôt, court à pas de loup faire lever son fils, lui dit la mort qui l'attend, le presse de fuir sur le champ avec une femme attachée à son service. Fuir, mais où ? Le monastère de Lunaire n'est pas loin : le jeune prince y va demander asile. Malgré le péril qu'il traîne sur ses pas, Lunaire l'accueille avec effusion, le console avec une tendresse toute paternelle :

— Ayez confiance en Dieu, cher enfant, il vous délivrera de votre persécuteur. En attendant, ne craignez rien ; ici vous êtes en sûreté.

Le jour venu, Comorre cherche sa victime; quand il la sait échappée, il est pris d'une rage de bête féroce. Mais, ayant su le lieu de sa retraite, il envoie aussitôt sommer Lunaire de lui remettre l'enfant :

— Notre office n'est pas de procurer la mort, répond l'évêque; au contraire, c'est de rendre la vie! Toutefois, si Comorre veut venir ici demain à la

troisième heure, il aura toute satisfaction, je lui ferai voir Judual.

Le lendemain, Comorre arrive avec un grand train et une grosse troupe de guerriers. Il trouve l'évêque dans le pourpris qui entoure son monastère, du côté de la mer.

— Moine, dit-il, tiens ta promesse. Je veux voir Judual, où est-il ?

— Voyez-le donc, le voilà. C'est lui qui est debout, au milieu du pont.

En même temps, Lunaire indique du doigt un petit navire qui, dans ce moment, sortait de la baie, vers la hauteur de la pointe du Décollé.

Comorre, affolé, lance au moine, en plein visage, un furieux coup de poing, puis plonge ses éperons jusqu'aux talons dans le ventre de son cheval, qui se cabre en un bond désespéré et retombe brisé, sans vie, accablant de son poids son cavalier, qu'on retire de là mourant, qu'on rapporte chez lui broyé, la cuisse cassée. Longtemps il demeura entre la vie et la mort.

Pendant ce temps, Judual, abordant en Gaule, était accueilli avec honneur à la Cour du roi de Paris, Childebert. Nanti de ce gage, celui-ci réduisit Comorre à l'état de vassal, ou, pour mieux dire, à la sujétion la plus complète. Le tyran des Dom-

nonéens, fut ainsi le valet des Francs, — jusqu'au jour où Judual, parvenu à l'âge d'homme, rentré enfin en Bretagne, vainquit et tua l'oppresseur.

Ce dénouement était loin encore. Il n'eut lieu que quatorze ans plus tard (en 554), grâce à la puissante intervention du premier évêque de Dol, Saint Samson. Nous devons nous borner ici à l'indiquer.

Par Judual, le renom de Lunaire arriva à la cour de Childebert. Le roi, curieux de voir le saint évêque, le manda à Paris. Lunaire se souciait peu de tels voyages, mais il avait besoin d'un appui pour lui et son monastère, contre les rancunes de Comorre. Puis, il se regardait comme obligé de remettre aux mains du roi la riche trouvaille par lui faite dans son défrichement, le fameux bélier d'or de trois mille sols ; car on devine qu'il n'avait pas l'idée d'en faire don à Comorre. Il se résigna donc, prit avec lui quelques-uns de ses moines et quitta son monastère, marchant dans la direction du Sud-Est, prêchant à chaque étape et soulageant les misères qu'il rencontrait, chemin faisant.

Il alla passer la Rance à Mordreuc. Comme il traversait ce village, sur la rive droite du fleuve, deux aveugles, sachant sa venue et la sainteté de

sa vie, le supplièrent de leur rendre la vue en appliquant sur leurs yeux de l'huile consacrée et en invoquant le nom de Jésus-Christ.

— Mais, êtes-vous chrétiens ? leur demanda-t-il.

L'un et l'autre affirmèrent, et alors, sur leurs instances, il consentit à tenter l'entreprise. Le premier sur lequel il opéra, recouvra la vue des deux yeux immédiatement, sans difficulté. Quant au second, un seul de ses yeux s'ouvrit, l'autre resta obstinément fermé.

— Cela vient sans doute, dit l'évêque, de ce que vous êtes un mauvais chrétien. Confessez-moi vos pêchés.

— Je ne suis encore qu'un catéchumène, reprit le borgne, je n'ai pas été baptisé.

Lunaire donc, l'ayant interrogé, le baptisa, et son second œil s'ouvrit.

De là vient que notre Saint est encore invoqué aujourd'hui avec une grande foi pour toutes les affections de la vue.

Enfin, il arriva à Paris, où il fut reçu avec honneur ; il fit à la cour de Childebert de beaux miracles — qu'on peut voir dans sa légende latine, — et quand il songea à prendre congé, le roi, plein de respect pour sa vertu, lui envoya les plus riches présents, or et argent à foison, pierres précieuses, robes de drap d'or, etc..

— Je vous remercie, ô roi, dit le moine breton, mais je ne veux rien de tout cela. C'est moi, au contraire, qui vous apporte de l'or.

En même temps, il donna le précieux bélier, que l'orfèvre du roi estima, comme on l'a dit, trois mille sols d'argent, somme énorme à cette époque. Le roi, alors, de s'extasier, de recommencer ses offres de présents.

— Tout ce que je vous demanderai, reprit le moine, c'est de me donner en terre le prix de ce bélier.

Le roi lui donna tout de suite, en don et propriété incommutable, tout le territoire défriché par lui autour de son monastère, et il ajouta :

— Quand tu seras revenu chez toi, va sur le point le plus élevé de ce territoire, et là, sonne ta cloche. Aussi loin qu'on l'entendra, la terre sera tienne.

L'évêque accepta cette donation. A son retour, il fit sonner sa cloche, et ainsi se trouvèrent fixées les limites de la paroisse qui porte son nom.

Pour les rendre définitives et incommutables, le Saint planta, de distance en distance, des bornes qui subsistaient encore, en partie du moins, au XVII^e siècle, et que l'on appelle perrons, « c'est-à-dire (écrit en 1689 le recteur de Saint-Lunaire), grosses et hautes pierres qui déterminent la pa-

roisse des circonvoisines, Pleurtuit, Saint-Briac, Saint-Enogat. Même il y en a une, du côté de Saint-Briac, élevée de deux ou trois pieds, large d'un pied, au bas de laquelle est un rond en terre, de trois-quarts de pied de diamètre, où l'on n'a jamais vu herbe, parce que (croit-on), le Saint a célébré la messe sur cette pierre et c'étoit le lieu où il faisoit la génuflexion ».

Lunaire, plein d'ans, de vertus et de mérites, mourut dans le dernier quart du VI^e siècle (vers 580). On lui donna pour cercueil un beau sarcophage gallo-romain, trouvé sans doute, comme le bélier d'or, parmi les ruines de quelque ville antique, heurtées par l'infatigable charrue de notre saint. Ce sarcophage existe encore aujourd'hui.

N'est-ce pas une belle et curieuse figure, ce moine breton, fils de prince, qui se fait laboureur et défricheur obtiné, passionné, infatigable, qui force, par son opiniâtreté, notre sol, couvert de ronces, de roches et de halliers, à porter de nouvelles et riches moissons ; qui donne de l'or aux rois, loin d'en recevoir, qui secourt bravement la faible persécutée et brave la tyrannie scélérate ; qui laisse sur terre après lui, comme son œuvre et son monument indestructible, une peuplade vraiment créée par lui, par lui enfantée à la vie

morale comme à la vie matérielle, à la civilisation comme à l'Évangile, laquelle, dès le lendemain de sa mort, et maintenant encore après treize siècles, se fait gloire de porter son nom et de l'avoir pour patron, sur terre et au ciel ?

Arthur de la BORDERIE.

QUELQUES LÉGENDES

Lorsque Saint Lunaire quitta l'Irlande pour venir prêcher l'Évangile en Bretagne, il s'embarqua seul sur un petit navire, et mit le cap sur la côte bretonne. Pendant trois jours, il vécut heureux comme un roi ; le quatrième, il fut entouré d'une brume si épaisse qu'il ne pouvait plus reconnaître son chemin. Il se mit fort en colère contre la brume qui lui barrait la route et, prenant son sabre, il le lui lança comme à une ennemie. Aussitôt, elle disparut et Saint Lunaire put arriver à l'endroit qui porte aujourd'hui son nom ; et il aborda sur les rochers du Décollé, où l'on aperçoit l'empreinte de ses souliers.

Depuis ce temps, les marins le nomment le « Patron de la Brume », et ils l'invoquent quand elle les incommode.

Voici l'incantation que les marins adressent à la brume :

Brume, disparais de la mer,
Ou tu seras coupée par la moitié
Avec un grand couteau d'acier.

*(Conté en 1888 par Pierre LE CLERC
de Saint-Cast)*



Au hameau de Ponthual, en Saint-Lunaire, on montre une pierre qui servit à amarrer le bateau du Saint quand il vint évangéliser ce pays ; une autre pierre en forme de prie-Dieu, au-dessus du village des Landes, passe pour avoir servi au même usage.

P. BEZIERS
(Inventaire des mégalithes de l'Ille-et-Vilaine)



Sur le littoral, on raconte encore l'épisode suivant de la vie du Saint :

Au temps jadis, quand Saint Lunaire vint prêcher la religion chrétienne sur les côtes de Bretagne, il apportait avec lui une pierre sacrée, pour la placer sur l'autel qu'il voulut ériger. Mais il la perdit et, comme il ne pouvait la retrouver, il était chagrin et se tourmentait beaucoup. Alors il

se mit à prier Dieu et une colombe la lui rapporta. C'est alors qu'il commença à construire une église.

Dans la vie de Saint Lunaire, cet épisode figure aussi, avec quelques variantes.

En voici une, contée par Arthur de la Borderie, dans sa *Monographie de Saint-Lunaire* :

« ...C'est là un souvenir que l'ouragan qui assailit Lunaire dans son passage de la Grande-Bretagne en Armorique : Pour alléger son navire et le rendre plus alerte contre la tempête, on jeta, pendant le sommeil du Saint, le bagage à la mer, et avec le bagage, sans y prendre garde, son autel portatif, c'est-à-dire la pierre sacrée dont il se servait dans ses voyages pour célébrer la messe. Cette perte affligea vivement Lunaire ; mais, quand il prit terre en Armorique, il vit voler vers lui deux colombes, plus blanches que neige, venant de la mer et tenant entre leurs pattes son autel, qu'elles posèrent à ses pieds. Au dernier siècle, le trésor de la paroisse conservait encore cette pierre sacrée et, pendant tout le moyen-âge, on crut qu'un faux-serment fait sur cette relique entraînait, dans l'année même, la mort du jureur ».



D'après la légende locale, on a maintes fois es-

sayé de soulever la pierre tombale du Saint ; elle paraissait si lourde que l'on était contraint toujours d'y renoncer.

Le culte de ce Saint est très répandu en Haute-Bretagne. Lorsque les marins de Saint-Cast passent devant le dangereux passage du Décollé, ils récitent un *Pater* et un *Ave*, et disent :

Saint Lunaire,
Préservez-nous du naufrage en mer !

Il est le patron des églises paroissiales de Saint-Lunaire, Le Loscouët, Miniac-sous-Bécherel, second patron de Saint-Cast, et il a une chapelle à Plouër. A La Chapelle-Blanche (Côtes-du-Nord) est un ruisseau dit de Saint-Lunaire, et une croix qui porte son nom a été récemment érigée sur la pointe du Décollé. Sa fête est célébrée, en général, le premier jour de juillet et il est invoqué pour les maux d'yeux ; au Quiou, près Dinan, à Saint-Lunaire et au Loscouët, les malades viennent se laver à des fontaines placées sous son invocation ; à Saint-Lormel, l'eau dont ils se servent provient d'un puits placé sous la chaire de l'Eglise.

Au Loscouët, la statuette du Saint était dans une niche située sous le pont du Meu ; elle fut enlevée par une crue d'eau, et une bonne femme,

qui la trouva dans un saule, l'emporta pieusement chez elle ; mais le Saint ne voulut pas y rester et, quelque temps après, on le retrouva dans sa niche, où il était retourné de lui-même. (*Revue des Traditions Populaires*, t. VII, 91-105).

Paul SÉBILLOT,

(*Petite Légende Dorée de la Haute-Bretagne*).

LA FAMILLE DE SAINT LUNAIRE

Le père de Saint Lunaire, dit Arthur de la Borderie (voir ci-dessus, p. 95), s'appelait Hoëloc. Il s'agit d'Hoël I^{er}, dit le Grand, Roi de Cambrie, en Grande-Bretagne.

Sa mère, Alma Pompa, est invoquée par les Bretons sous le nom de Ste Pompée ou Pompéïa, dont les Trégorois ont tiré le prénom féminin de Coupaïa.

Lunaire -- ou Leonor — était neveu de Saint-Brieuc. Il avait une sœur, Sainte Sève, patronne d'une paroisse du même nom, aux environs de Morlaix, et plusieurs frères, dont Hoël II, qui fut Roi en Armorique, et Saint Tugdual ou Tual, qui fut le fondateur de l'Archevêché de Tréguier et qui a laissé son nom à la seigneurie de Pont-Tual, en la paroisse de Saint-Lunaire.



SAINT BRIAC

La notice sur Saint Briac que nous publions est tirée de la Vie des Saints de Bretagne, du P. Albert Le Grand.



SAINT-BRIAC

Saint Briac naquit en Hybernie, de parents nobles, qui demeuroient en la province d'Ultonie, en laquelle son père avoit le gouvernement de quelques places importantes. Dès son jeune âge, il se montra enclin à la vertu, en laquelle il fit, avec le temps, un si notable progrès, qu'estant jugé capable des lettres, il fut envoyé aux écoles, où il étudia et fit son cours ès humanitez et philosophie, puis s'en retourna à la maison. Son père, désireux de le faire grand, le voulut envoyer à la Cour du Prince, mais le jeune homme, prévenu du désir d'atteindre à la perfection chrétienne, se déroba et, montant sur mer, se rendit au pays

des Walles, en la Grande-Bretagne, non loin du monastère de Saint Tugduval estoit Abbé (1), lequel, ayant eu révélation de son arrivée, le manda venir à luy. Le jeune homme, arrivé au Couvent, se jetta aux pieds du Saint Abbé, luy dit qui il estoit, d'où et comment il estoit venu là, le suppliant de le recevoir au nombre de ses Disciples et Religieux, Saint Tugduval le releva et le mena en l'Eglise, où l'on célébroit la Messe Conventuelle ; et comme ils entroient dans le chœur, le Diacre chantoit ces paroles de l'Evangile : « Celui qui ne renonce à tout ce qu'il possède ne peut estre mon disciple ». Ce qui confirma le postulant en son bon désir, et l'Abbé à luy accorder sa demande et l'admettre au nombre de ses Religieux.

I. — Briac, ayant receu l'habit, commença à mener une vie si exemplaire et religieuse, que les autres Novices le regardoient comme un modèle d'un parfait Religieux. Il chérissoit surtout l'humilité, laquelle paroissoit en toutes ses actions ; ses habits estoient pauvres et de viles estoffes ; il se plaisoit aux offices les plus humbles, à balayer le Mo-

(1) Il S'agit ici de Saint Tugdual, frère de Saint Lunaire.

nastère et en oster les immonodices ; il ne mangeoit que du pain sec avec du sel, beuvoit de l'eau froid, que rarement il trempoit d'un peu de vin, pour la colorer seulement ; il jeusnoit estroitement les jeûnes de la Règle, dormoit sur la dure, employant la meilleure part de la nuit à la prière et aux études des Saintes Lettres. L'an révolu, il fit profession et, peu après, fut envoyé vers l'Evesque Diocésain, duquel il receut les Ordres jusqu'à la Prestrise inclusivement, non sans répugnance de son costé, son humilité luy faisant croire qu'il estoit indigne de cette dignité. Néanmoins, il fit joug à l'obéissance et se laissa ordonner Prestre, chanta sa Messe avec une singulière dévotion et consolation de son âme.

II. — Deux ans après, Saint Tugduval ayant eu commandement du Ciel de se transporter en la Bretagne Armorique, comme nous l'avons dit en sa Vie, le 30 Novembre, il choisit pour compagnons de sa navigation 70 religieux, desquels les plus signalez en sainteté estoient Saint Ruelin, Saint Loevann, Saint Guewroc et notre Saint Briac, tous lesquels, s'estant embarquez en un vaisseau qu'ils trouvèrent à la prochaine rade, cinglèrent à travers l'Océan Britannic et, le lendemain, à trois heures de relevée, prirent terre en

l'isle de Kermorvan, devant le Conquest, Paroisse de Plou-Moguer, en Leon ; et, sitost qu'ils eurent mis pied à terre, le vaisseau qui les avoit portez, avec tout son équipage, disparut ; ce qui leur fit connoistre que c'étoit une singulière faveur du Ciel, qui leur avoit fourny ce passage miraculeux, dont ils rendirent grâces à Dieu, s'estans agenouillez sur la grève, par commandement de Saint Tugduval, pour faire leur oraison.

IV. — Saint Briac demeura au Monastère de Land-Palu (qu'ils avoient basty en un petit vallon, près du lieu où ils étoient descendus), jusqu'à ce que son Prélat, Saint Tugduval, inspiré de Dieu, voyagea par toute la Bretagne, fondant plusieurs Monastères de son Institut, lequel se dilata et amplifia grandement en cette province ; il prit pour compagnons de sa pègrination Saint Ruelin, Saint Loëven (qui a laissé par écrit les noms et nombre de ses Monastères) et notre Saint Briac ; et tous ensemble allèrent saluer le Roy Deroch, cousin germain de Saint Tugduval, lequel luy donna le val de Trécor pour y bastir son grand Monastère, dont le Saint l'en remercia et, à son départ, luy **laissa** Saint Briac, à sa requeste, pour donner ordre à la construction d'un Monastère qu'il desiroit fonder près du château et manoir de plaisance où

il faisoit sa demeure, où, à présent, est la Paroisse de Boul-Briac. Notre Saint obéit au commandement de son Abbé et, ayant reçu son obédience et bénédiction, il demeura à la cour du Roy Deroch, lequel luy permit de faire choix d'un lieu commode pour la construction du futur Monastère.

V. — Suivant cette permission, il choisit un endroit écarté et solitaire, en un coin de la forest, à la veue du chasteau, duquel il estoit éloigné d'un quart de lieue, où il fit bastir une petite chapelle (attendant la commodité de bastir le Monastère), qu'il dédia à Nostre-Dame, laquelle, rebastie depuis plus grande et spacieuse, est fort dévotement visitée des pélerins, pour avoir esté la première Eglise et Monastère fondé par Saint Briac, et s'appelle Nostre-Dame de Bod-Fao. Il dressa, tout joignant, nombre de petites chambrettes, esquelles il logea et accomoda les religieux que Saint Tugduval luy envoya, et obtint miraculeusement une source d'eau potable en un lieu auparavant sec et aride, où il fit dresser une belle fontaine, laquelle, encore en ce temps, est révéremment visitée par les pèlerins, pour les grâces et faveurs que Dieu a départy à ceux qui en ont beu avec foy et dévotion, plusieurs y ayans reçu la santé.

VI. — Le nombre de ses religieux croissant de jour à autre, le Roy Deroch fit abattre l'endroit de la forest que le Saint avoit choisi pour l'emplacement de son Monastère et, ayant convoqué des ouvriers de toutes parts, y fit travailler avec telle diligence et assiduité que, dans vingt mois, il fut parfait, et s'y logea le saint Abbé et tous ses Religieux, vivans en une sainteté et austérité si admirable que tout le voisiné en estoit édifié Et le bruit de ce nouveau Monastère et de la vie angélique de ses religieux s'épandit tellement par les Evêchez de Treguer et Cornouaille, que, pour recueillir et loger les pèlerins qui y venoient continuellement, il fallut bastir plusieurs logis et hostelleries près le Monastère. Ainsi, le bourg de Boul-Briac commença à être basty et, peu à peu, devint tellement peuplé qu'il sembloit une ville ; ce que voyant le Saint et que, croyant s'estre entièrement dérobbé du monde et caché en cette forest, il estoit hanté et visité plus que jamais, il se résolut de quitter ce lieu et, ayant laissé la charge de ce Monastère à son Prieur, Religieux saint et parfait, il entra bien avant dans la forest, et s'y retiroit en un petit hameau qu'il y édifia de ses propres mains, en s'en venoit quelquefois visiter ses Religieux en son Monastère, puis se retiroit en sa solitude.

VII. — Un jour, allant de son Hermitage au Monastère, il fit rencontre d'un pauvre presque nud et extrêmement malade, qui lui demanda l'aumône, auquel n'ayant que luy donner, il dévêtit une de ses robes et la luy donna ; le pauvre ayant vêtu cette robe, fut parfaitement guéry, et, s'en retournant sur ses pas, vint trouver Saint Briac qui estoit au Chœur avec ses Religieux, chantant le divin Service, se jetta à ses pieds et luy rendit grâces de sa santé recouvrée à l'attouchement de sa robe. Le saint Abbé, vrayment humble, le fit lever de là et le mena dans le Couvent, crainte que le peuple, qui estoit en l'Eglise, ne fust abreuvé de ce miracle ; il le fit bien dîner de ce qui se trouva et, en récompense, le conjura de ne manifester ce miracle ; mais il n'y put apporter tel ordre que la chose ne fust incontinent sceue ; car la maladie de ce pauvre estoit connue de tous et il ne celoit point la vérité à ceux qui l'interrogeoient comme il avoit recouvré la santé.

S'en retournant, une autre fois, de son Monastère à son Hermitage, Saint Briac trouva un homme pleurant, qui fuyoit devant un horrible serpent, lequel l'avoit déjà piqué et le poursuivoit encore. Le Saint l'arresta et, du signe de la Croix, donna la chasse au serpent et guérit parfaitement ce pauvre homme.

VIII. — Estant, une fois, au chœur avec ses Religieux, chantant l'Office, il se trouva, dans la Nef de l'Eglise, un homme possédé du malin esprit, lequel hurloit si horriblement qu'il troubloit tout le chœur et épouvantoit le peuple ; ce que voyant Saint Briac, il alla vers luy et, ayant donné la chasse au diable, le délivra entièrement. Ces miracles et autres que Dieu faisoit par luy éclatèrent tellement par toute la Bretagne, qu'on le venoit trouver de toutes parts, mesme jusques dans son Hermitage ; les uns luy amenoient leurs malades pour les guérir, les autres y venoient pour avoir ses avis et conseils, quelques-uns pour lui demander l'habit de son Ordre, les autres pour luy apporter de grosses aumônes ; la curiosité y conduisoit plusieurs pour estre témoins des œuvres admirables que Dieu faisoit par son moyen ; luy abhorroit cet applaudissement populaire, et, craignant que le diable, qui veille à notre ruïne, ne le tentast de vaine gloire, se résolut de quitter ce lieu et d'aller à Rome visiter les Saints Lieux, ce qu'il fit, sans que les larmes et prières de ses Religieux, les importunitéz et les supplications du Roy et de toute la Cour l'en pussent divertir et, ayant donné bon ordre au gouvernement de son Monastère, il se mit en chemin avec deux compagnons.

IX. — Ayant traversé le royaume de France, il se rendit en un havre de Provence, attendant quelque vaisseau pour s'embarquer. Une fois, estans sur le port, il vit en haute mer un navire tellement battu et harassé du mauvais temps, qu'on n'attendoit que l'heure qu'il coulast à fonds. Saint Briac en eut pitié, pria Dieu pour eux et, tout à l'instant, la tourmente cessa et le navire fut, d'un bon vent, porté dans le havre, duquel les matelots, sautans à terre, vinrent remercier Saint Briac, d'autant qu'ils avoient sensiblement expérimenté l'efficace de son oraison. Le saint Abbé leur demanda quelle route ils tenoient et ayant entendu d'eux qu'ils tiroient vers le port de Gaïette, à l'embouchure du Tybre, il s'embarqua avec eux et ayant navigué la mer Méditerranée le long de la côte, arriva le cinquième jour à Gaïette et de là alla à Rome l'an 578 et fut prendre la bénédiction du Pape Saint Pelage II, qui l'enrichit de plusieurs précieuses Reliques.

X. — Ayant visité les Saints Lieux de Rome et satisfait à sa dévotion, il s'en retourna à Gaïette, où il trouva, tout à propos, un vaisseau françois qui le porta à Marseille où, ayant séjourné peu de jours, il alla à Arles visiter l'Archevesque de la dite ville, avec lequel il demeura deux ans

entiers pendant lesquels Dieu fit, par luy, plusieurs miracles, entre lesquels fut la subite guérison d'un personnage tout miné et consommé d'une ardente fièvre qui le tenoit depuis cinq ans. L'archevesque l'ayant pris en affection à cause de sa vertu et sainteté, luy voulut édifier un Monastère en sa ville, à condition qu'il y demeureroit le reste de sa vie ; mais, ne pouvant oublier ses chers enfants qu'il avoit laissez en Bretagne, il n'y voulut consentir et, ayant pris congé de son hoste, il s'en revint à son Monastère, où il fut reçu en grande joye, tant de ses religieux que du peuple, et incontinent après, il alla à Lexobie visiter l'Evesque du lieu et de là au Monastère du Val de Trécor voir ses Religieux.

XI. — Retourné de ce voyage, il fut voir certain personnage, lequel avoit, jusques alors, mené une vie sainte, retirée et exemplaire, ne respirant que Jésus-Christ crucifié et, comme tel, tenu et honoré de tout le peuple ; mais le diable, fin et rusé en fait de séduire les Ames, le tenta tant et si bien de vaine gloire et présomption qu'il commença à mépriser les autres et peu à peu devint si dédaigneux et superbe, qu'à peine permettoit-il à personne de luy parler. Le souverain Médecin qui frappe pour guérir et mortifie pour vivifier,

luy envoya une forte maladie pour l'humilier et, par cette infirmité corporelle, guérir celle de son âme ; mais le misérable, au lieu de rentrer en soy-mesme et se reconnaistre, se laissa tellement emporter à l'impatience et au désespoir, que rien ne le pouvoit apaiser ; mesme luy échappa de dire qu'il voyait bien à ce coup que Dieu s'estoit moqué de luy, récompensant ses services d'une si cruelle maladie. Saint Briac, averty de cela, le fut voir et l'exhorta à la patience ; mais il n'y avoit moyen de l'y résoudre ; alors, le saint Abbé, s'estant retiré à part, fit sa prière et luy obtint une entière et parfaite résignation à la volonté de Dieu ; puis, l'ayant confessé, se retira et, quelques jours après, l'estant venu revoir, il le guérit entièrement.

XI. — Ayant Saint Briac si saintement vescu en ce monde, Dieu luy voulut donner la récompense deue à ses mérites. Il estoit déjà vieil et cassé d'années, travaux et austéritez ; il devint malade en son Monastère et, voyant que le mal se rengregeoit, se douta bien que sa fin s'approchoit. Il fit appeler tous ses Religieux et, en leur présence, receut le Saint Viatique et l'Extrême Onction. Puis, les ayant exhortez à l'amour de Dieu et observance de la Règle, levant la main, leur donna sa bénédiction et, après quelques colloques amou-

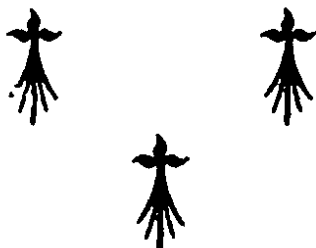
reux qu'il tint à un Crucifix qui estoit au pied de sa couche, sa sainte âme s'envolla au ciel, le 17 décembre de l'an de grâce 627. Son corps fut honorablement ensevely près le Maistre Autel, en son Eglise Monasteriale, où Dieu a manifesté sa Gloire et sa Sainteté par plusieurs miracles qui se sont faits et se font encore, de nostre temps, à son Tombeau, spécialement à l'endroit des maniacques, insensez, phrenetiques et autres malades d'esprit, lesquels se trouvent soulagez et mesme entièrement guéris à la visite de son tombeau.

XIII. — Nos anciens princes, tant roys que ducs de Bretagne, ont porté une singulière dévotion à Saint Briac et ont donné droit de franchise ou azile à son Hermitage, nommé communément « Penity Saint Briac », c'est-à-dire : Maison où Saint Briac a fait sa pénitence. Le Monastère fut brûlé par les Normands, l'an 878, mais ses saintes reliques et son tombeau furent miraculeusement conservés ; et, depuis, l'Eglise de Boul-Briac fut sécularisée et érigée en Paroisse. On y voit encore le corps de l'ancien Chœur Monachal, basti à l'antique, avec sa voûte souterraine, supportée de pilâtres, sous la lanterne du Presbytère. Tout le reste du bâtiment est plus récent. La Chapelle du Saint se voit, à main droite, à costé du Chœur, portée

hors le mur commun de l'Eglise, où est son image relevée en bosse et, sous l'Autel, il y a une cave fermée de deux grilles de fer arrêtées d'une barre de même, où on enferme les malades pendant qu'on dit la Messe à leur intention. Au milieu de la Nef, près des piliers du costé droit, est son tombeau, qui est beau et élevé, basti d'une pierre blanche retirant à l'albâtre, tout historié en relief des principales actions de sa vie, et, sur la table du tombeau, est son effigie couchée de son long, la mitre abbatiale en teste et la crosse en main ; le tout cerné d'une cloison de fer, en forme de chapelle.

XIV. — Hors l'enclos du Cimetière, est la fontaine du Saint, couverte d'un petit dôme et, plus bas, il y a un lavoir couvert d'un appentis, auquel l'eau se rend par des tuyaux et canaux souterrains pour la commodité des pèlerins et nommément des malades qui s'y lavent. Saint Briac avoit de coutume de faire, tous les ans, une solennelle procession, le jour de l'Ascension, tout à l'entour des terres que le Roy Deroch avoit données à son Monastère, en actions de grâces de ce qu'à tel jour, il l'avoit fondé : cérémonie qu'on a depuis observée tous les ans, à pareil jour, dans la paroisse de Boul-Briac. L'an 1591, la ville de Guengamp,

(qui n'est qu'à deux lieues de Boul-Briac), ayant esté bloquée par l'armée royale, conduite par le prince de Dombes, la Vigile de l'Ascension, on obmit, cette année-là, à faire la Procession accoutumée à cause des compagnies de soldats qui tenoient la campagne ; néanmoins, il se trouva un bon Prestre, lequel, la Vesprée du même jour, alla, par dévotion, tout seul faire la procession et, bien qu'il rencontrast des bandes de soldats, jamais aucun ne lui fit mal ; même ne luy demandèrent pas « Qui vive » et, ce qui est plus admirable, il trouva les fossez rompus et les champs ouverts, battus et frayez comme si la procession y eust été à son ordinaire, ce qu'ayant récité aux austres Prestres, ils y allèrent et virent la mesme chose ; et ceci m'a été attesté par personnes dignes de foy en l'an 1631, au mois de may, que je fus à Boul-Briac rechercher cette histoire, lesquels m'asseurèrent qu'il y avoit encore plus de quarante personnes vivantes en la paroisse qui avoient esté témoins oculaires de cette merveille, à l'honneur et gloire de Dieu, qui se monstre admirable en ses Saints.



SAINT SIEUC

La notice encore inédite, que nous consacrons ici à Saint Sieuc, patron de Lan-Sieuc (vulgairement appelé aujourd'hui « Lancieux »), est de M. l'Abbé Auguste Le Masson. Elle fait partie d'une importante monographie de cette paroisse dont l'auteur, enfant de Lancieux, a bien voulu nous communiquer le manuscrit et dont la publication serait extrêmement désirable.

Nous sommes heureux de rendre ici hommage à l'érudite chercheur qu'est M. l'abbé Le Masson.



SAINT SIEUC

DENCORE qu'une tradition pieuse ait conservé jusqu'à nos jours, parmi les anciens de Lancieux, le souvenir, quelque peu déformé par la légende, du saint Patron de cette Paroisse, trop d'évènements ont bouleversé nos annales pour qu'il soit possible d'y retrouver le récit détaillé des faits et gestes de Saint Sieuc. Que l'on ne s'attende donc point à lire ici une biographie complète de celui auquel nos pères sont redevables du don inestimable de la Foi.

L'auteur inconnu auquel nous devons la plus ancienne vie de Saint Briec qui nous soit parvenue, s'appuie, prétend-il, sur le témoignage d'un

disciple de ce Saint, qu'il désigne sous le nom de Simorus, « cognomento Simorus ». Mais M. de la Borderie voit, dans cette orthographe une erreur de copiste et croit qu'il faut lire ce mot « Siviaüs » ou « Simaüs ». C'est ce personnage que nous invoquons maintenant sous le nom de Saint Cieux ou, plus correctement, de Saint Sieuc.

Voici, puisé dans deux ouvrages, l'un du Chanoine de Garaby, l'autre de Mgr de la Villerabel, le peu que nous connaissons sur la vie de notre bienheureux. Ces auteurs ont emprunté leur récit aux anciens légendaires bretons :

Sieuc fut un disciple de Saint Briec. Comme ce Saint, il eut la Grande Bretagne pour Patrie ; mais nous ignorons la région de cette contrée qui lui donna le jour et la date exacte de sa naissance, que nous croyons cependant pouvoir placer vers la seconde moitié du V^e siècle.

Il reçut sa formation monacale dans le monastère de Grandlann, situé dans la Cornouaille insulaire et fit de grands progrès dans la perfection sous la direction de Saint Briec. Cependant, l'on ne sait s'il accompagna ce saint abbé dans ses voyages en Armorique et s'il vint avec lui fonder le monastère de la Vallée-Double qui a donné naissance à la ville actuelle de Saint Briec.

Toujours est-il que le disciple et le maître étaient liés par le même esprit qui les animait et la pratique des mêmes vertus. Si bien que, lorsque Saint Briec mourut, entre les années 505 et 511, Sieuc qui se trouvait alors à Grandlann, vit, durant son sommeil, son maître Briec gravir les degrés d'une échelle dont le sommet touchait le firmament. Autour de lui, une troupe d'anges allait et venait, en chantant des hymnes célestes.

Ce songe extraordinaire éveilla Sieuc. Dès le matin, il se dirigea vers la côte pour s'embarquer et naviguer vers la Bretagne-Armorique. Au milieu de la nuit, comme il traversait la mer, un démon tenta de le suffoquer pendant qu'il dormait sur la poupe. Une double invocation à son maître suffit pour chasser l'ennemi. Grâce à Dieu, la navigation de Sieuc fut heureuse. Au bout de huit jours, il abordait au hâvre de Cesson.

Descendant du navire avec ses compagnons, il prit la direction du monastère de Briec. A l'annonce de son arrivée, les moines, ses frères, coururent à lui, l'embrassèrent en pleurant et lui annoncèrent avec des sanglots et des soupirs la mort de leur Père. Ensemble, ils pénétrèrent dans les bâtiments claustraux en causant de ce douloureux événement. Sieuc, après avoir pris quelque nourriture, raconta à tous ses frères la vision qu'il

avait eue et les incidents de son voyage. Tous remercièrent le Seigneur en célébrant jour et nuit ses louanges.

Saint Sieuc demeura quelque temps dans cette fervente maison, où il fut le témoin d'un miracle posthume de Saint Briec, dont l'hagiographe de ce Saint nous a, grâce à lui, transmis le récit. Puis, un jour, obéissant sans doute à ce besoin de voyage, doublé du désir d'apostolat, qui faisait alors le fond du caractère des moines bretons, Sieuc s'en alla par mer vers la péninsule qui renferme la paroisse actuelle de Lancieux, tout près de l'île où Saint Jacut venait de jeter les fondements de l'Abbaye qui devait subsister jusqu'à la Révolution française.

D'après une tradition, dont M. Delhommeau s'est fait l'écho dans son histoire de Lancieux, Saint Sieuc aurait prit terre vers le pont actuel de Drouet, jeté sur le ruisseau du Laitier ou rivière de Sainte-Blanche, qui coulait alors au milieu de marais et de marécages aujourd'hui desséchés grâce à de vastes travaux d'endiguement. Mais l'opinion commune, c'est que le saint moine débarqua à l'endroit encore aujourd'hui nommé Port Saint Sieuc, entre le rocher dit Pierre Saint Martin et la grève de la « Mine d'Eau ».

On a conservé le souvenir du sentier par lequel il gravit la falaise. Une croix de bois en a longtemps indiqué l'emplacement. On l'a transportée un peu plus loin par la suite, mais elle a conservé son nom de Croix de Saint Sieuc et l'on s'y rend toujours processionnellement plusieurs fois par année.

Une fontaine, connue sous le nom de fontaine Saint Sieuc, coulait naguère, paisible et poétique, au milieu de la falaise, près la grève de la « Mine d'Eau ». Les Lancieutains se racontaient, d'une génération à l'autre, que c'était Saint Sieuc lui-même qui l'avait fait jaillir. Cette source n'asséchait pas. L'eau coulait toujours du rocher et tombait doucement en gouttelettes dans le bassin creusé dans la pierre. La légende populaire voulait voir des larmes dans ces gouttes d'eau qui se renouvelaient sans cesse et les appelait les « larmes de Saint Sieuc ». C'était encore ainsi il y a quelque vingt ans, mais un individu étranger au pays, ayant acheté le terrain avoisinant, a trouvé moyen, avec l'autorisation du Conseil municipal de l'époque, d'emprisonner la fontaine Saint Sieuc dans une maçonnerie grotesque et l'on ne voit plus couler les larmes de Saint Sieuc.

On ne sait rien du temps que Saint Sieuc passa

sur le territoire qu'il venait de conquérir à Jésus-Christ. On pense qu'il y éleva un petit monastère que détruisirent les invasions normandes et où il vécut à la tête de quelques moines, dans le travail et la prière, répandant le bien autour de lui et convertissant à la foi et à la civilisation évangéliques les rares habitants que comptait alors ce pays. Enfin, plein de jours et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, dans la première moitié du VI^e siècle.

Abbé Auguste LE MASSON.

D'AUTRES LÉGENDES

On trouva Saint Sieuc dans un rocher où l'on montre encore son berceau et l'empreinte de son premier pas. Il était, en effet, tout petit, et personne ne savait d'où il venait.

Quand il fut en âge de gagner sa vie, il devint pêcheur et, tout en faisant son métier, il se mit à prêcher la religion chrétienne, mais il rencontra de mauvaises gens qui le tuèrent sur la falaise, vis-à-vis la pointe Saint-Martin.

A l'endroit où tomba Saint Sieuc, il y avait une grande tache de sang et l'on y voit encore une traînée rouge. On dit dans le pays que c'est le sang de Saint Sieuc.

Au temps jadis, on y planta une croix ; mais, comme la mer rongea la falaise, on la transporta plus haut, à l'endroit où on la voit actuellement, et qui est un peu plus éloigné du rivage (Tradition orale de Lancieux).



On raconte à Lancieux une autre légende assez différente :

« Il y avait une fois huit frères qui vinrent d'Angleterre en Bretagne, pour y prêcher la religion chrétienne : c'étaient Saint Cast, Saint Jacut, Saint Sieuc, Saint Briac, Saint Lunaire, Saint Enogat, Saint Malo et Saint Servan. Saint Sieuc débarqua à l'endroit qu'on appelle le port Saint Sieuc.

« Il bâtit l'église de Lancieux, qui était jadis sur une butte, auprès du moulin de la Touche, sur la route de Ploubalay. Quelque temps après la mort de Saint Sieuc, on transporta son corps dans l'église qui avait été bâtie ; mais, le lendemain, on le trouva sur le bord de la falaise. On le rapporta plusieurs

fois à l'église, mais comme on le retrouvait toujours au bord de la mer, on comprit qu'il voulait que l'église fût à l'endroit où on la voit aujourd'hui ; dès que le corps du Saint eût été mis dans l'église neuve, il resta tranquille dans sa tombe.

« Pendant la Révolution, toutes les statues des Saints qui ornaient l'Eglise furent brûlées, mais on eut beau mettre le feu à celle de Saint Sieuc, qui est au-dessus de l'autel, on ne put parvenir à la brûler ».



L'épisode du Saint qui ne veut rester que dans le lieu qu'il a choisi, est fréquent dans les légendes religieuses de tous les pays. On remarquera que les huit frères prétendus sont exactement dans l'ordre qu'occupent — en partant de Saint-Cast — les paroisses qui portent leurs noms. Le nom de Saint Servan a peut-être été ajouté à une époque moderne ; comme dans les légendes similaires, les Saints devraient être au nombre de sept.

Saint Sieuc, ou Sieux, disciple de Saint Briec, VI^e siècle (26 mars), est invoqué dans les nécessités publiques. Il est le patron de Lancieux.

SAINT JACUT

La notice sur Saint Jacut que nous donnons ici est extraite de l'essai historique de M. l'Abbé Auguste Le Masson : Saint-Jacut, son Histoire, son Culte, ses Légendes, ses Vies anciennes (in-8, Imp. Saint-Guillaume, Saint-Brieuc, 1912).



SAINT JACUT

LE V^e siècle de l'ère chrétienne compte parmi les périodes les plus sombres de l'histoire de la Grande-Bretagne. Harcelées sans merci par des bandes d'Anglo-Saxons qui mettaient tout à feu et à sang et ne laissaient après elles que ruines et désolation, les populations celtiques qui habitaient alors ce malheureux pays, avaient vainement essayé d'opposer une résistance efficace aux féroces envahisseurs venus de la Germanie. Bientôt, épuisés par leurs divisions intestines, usés par les combats journaliers qu'ils devaient soutenir, les Bretons insulaires furent acculés à prendre les résolutions les plus extrêmes, pour éviter une extermination complète. Telle fut l'origine d'un mouvement d'émigration qui de-

vait se poursuivre durant deux siècles, et qui eut pour notre vieille Armorique les plus heureuses conséquences, puisque c'est de ce moment que l'on peut faire dater son entière conversion au christianisme.

A cette époque si funeste, vivait en Grande-Bretagne, nous disent les vieux auteurs, un chef fameux appelé Fracan, cousin du roi breton Cathoui ou Cathovus. De sa femme Gwen, que nous connaissons mieux sous le nom de Sainte Blanche, lui étaient nés deux fils jumeaux, Jacut et Guethenoc. Durant longtemps, à la tête des guerriers de son « plou » (petite tribu), le « tiern » breton avait lutté contre les redoutables hordes d'Hengist et d'Horsa, dont la cruauté égalait la bravoure. Mais, malgré leur vaillance, les soldats de Fracan tombaient les uns après les autres sous la hache de guerre des terribles Saxons et chacune des razzias de ces insatiables pirates amoncelait derrière elle de nouveaux désastres. Aussi, jugeant à la fin toute résistance inutile, Fracan crut-il devoir rassembler un jour tout ce qu'il restait de son clan : « L'exil, leur dit-il, est préférable à l'esclavage. Quittons donc cette patrie pour laquelle nous combattons en vain depuis si longtemps, mettons en sûreté nos familles et cherchons ailleurs une terre plus hospitalière. »

Ces évènements, d'après La Borderie, se passaient vers l'an 460.

« Bientôt, nous dit cet historien, traduisant le moine Wurdisten, un vent soufflant du Nord-Ouest fit atterrir les émigrants à l'embouchure de la rivière du Brahec, cours d'eau de très minime importance qui va se jeter dans la baie de Saint-Brieuc, sous le bourg actuel de Langueux ». La côte, qui est maintenant basse et dénudée, leur apparut superbe, couverte qu'elle était de ces magnifiques forêts qui ombrageaient alors le sol de l'Armorique. Aussi Fracan, trouvant ce lieu propice, ordonna à ses compagnons de tirer leurs barques au rivage ; puis, une fois à terre, il se mit avec sa troupe à chercher un canton où ils pussent s'établir commodément tous ensemble. Ils eurent bientôt fait de découvrir ce qu'ils voulaient.

Les invasions des barbares, ainsi que les derniers temps de l'occupation romaine, avaient, en effet, bien dépeuplé l'Armorique et il n'y manquait pas, surtout sur les côtes, de régions presque désertiques. Une rivière aux rives abruptes et sauvages traversait dans toute sa longueur le territoire choisi par Fracan. L'appellation qu'elle portait sans doute alors, elle la garde maintenant : on la nomme encore le « Goat » ou « Gouet » (fleuve de sang).

Fracan installa sa famille non loin de ses bords

et le lieu où il se fixa a toujours conservé depuis son nom ainsi que son souvenir : c'est la paroisse actuelle de Ploufragan.

Les Romains, aux beaux temps de leur séjour en Bretagne, avaient fondé des établissements prospères aux environs de la Vallée Double, près du lieu où s'élève maintenant la ville de Saint-Brieuc. Peut-être Fracan habita-t-il à son arrivée quelque villa gallo-romaine alors dévastée et déserte, sinon il se construisit un campement composé de ces vastes huttes rondes, en usage à cette époque chez les peuples celtiques ; puis, pour subsister, lui et ses gens durent se livrer assidûment à la chasse et à la pêche, tels les modernes trappeurs, à travers les vastes forêts vierges de l'Amérique. De bonne heure aussi, il pratiqua l'élevage, car nous savons, par la vie de Saint Gwennolé, que le dressage et les courses de chevaux étaient en honneur dans ce pays, peu d'années après l'arrivée de Fracan.

Que devenaient, durant ce temps, les deux aînés du tiern exilé, Jacut et Guethenoc ? Elevés ensemble à la dure école de l'adversité, ils avaient pris de bonne heure, disent leurs vieux biographes, ce sérieux et cette gravité que l'on n'acquiert bien que lorsqu'on a souffert. D'autre part, leurs pieux parents, dont les noms sont tous deux inscrits parmi

les Saints de notre Bretagne, avaient su orienter vers Dieu, dès leurs premiers ans, de jeunes cœurs qui se sentaient naturellement inclinés vers Lui. Faut-il donc nous étonner, quand leurs historiens nous racontent que dès leurs plus tendres années une douce auréole de sainteté brillait sur leurs fronts, sainteté qui ne devait pas tarder à se traduire au dehors par des miracles.

SAINT JACUT A L'ILE LAVRÉ

Avant d'écrire les pages qui vont suivre et dans lesquelles nous rencontrerons assez souvent le merveilleux et le surnaturel, nous tenons à ouvrir une parenthèse au sujet des multiples miracles que l'on attribue à nos vieux cénobites bretons.

Loin de nous la téméraire, nous allions dire la sacrilège pensée de rejeter en bloc tous ces pieux récits « comme un tissu de tables plus propres à » divertir les libertins qu'à édifier la piété des fidèles ». Sans doute quelques-unes des histoires que les hagiographes du Moyen-Âge nous racontent avec leurs accents ingénus, ne sont que le produit de la fiction naïve des générations qui les ont précédés, lesquelles ont parfois transporté dans le monde de la légende et revêtu des voiles du merveilleux un fait historique primitif très réel :

tels, par exemple, les multiples dragons que nous voyons la plupart des premiers apôtres de notre pays précipiter dans la mer et qui symbolisent les victorieux efforts de ces saints religieux pour extirper le paganisme. Mais, au demeurant, l'on ne voit pas de raison sérieuse pour laquelle des spiritualistes refuseraient foi de parti-pris aux récits miraculeux qui foisonnent dans la vie des Saints de notre Bretagne.

Il y avait peu de temps que Fracan habitait l'Armorique quand Dieu accorda à ses prières, ainsi qu'à celles de sa vertueuse épouse, la naissance d'un troisième fils qui reçut le nom de Gwennolé.

La Borderie fixe à l'année 468 l'époque à laquelle Fracan, tout ému d'une intervention divine, se sépara du jeune Gwennolé, alors âgé d'environ sept ans, pour confier son éducation à Saint Budoc, surnommé en ce temps le « Docteur Très Elevé ».

L'évènement providentiel qui, sinon décida de la vocation de Saint Gwennolé, du moins hâta sur lui l'accomplissement des desseins d'En-Haut, exerça-t-il quelque influence sur la destinée de ses deux autres frères ? Faut-il y chercher la raison qui déterminait Fracan à placer Jacut et Guethenoc sous la direction de Saint Budoc, ou bien pouvons-nous croire que ces deux jeunes gens, en qualité d'aînés,

avaient déjà précédé leur frère chez ce Saint ?

Rien n'empêche, nous semble-t-il, d'opter pour cette hypothèse et cela d'autant mieux que les Bretons, à cette époque, jouissaient déjà d'une certaine civilisation et estimaient fort les Belles Lettres, la poésie en particulier. D'ailleurs, leur clergé, qui exerçait sur eux une grande influence, dirigeait alors dans ses monastères plusieurs écoles très célèbres.

Quoi qu'il en soit, voici le fait auquel nous faisons allusion tout à l'heure, tel qu'il nous est raconté par dom Lobineau dans sa grande *Vie des Saints de Bretagne* :

« Un jour donc que Fracan était sorti pour sur-
» veiller quelques travaux aux environs et qu'il ré-
» sistait en lui-même à l'inspiration qui le pres-
» sait de remplir sa promesse et de consacrer à
» Dieu son fils Gwennolé, il fut surpris par un
» épouvantable orage et soudain on le vit tomber
» à terre comme frappé par le feu du ciel. On
» courut lui porter secours, mais lui poussait de
» profonds soupirs : « Seigneur, ils sont tous à vous,
» et je vous les consacre tous sans exception. Rece-
» vez-les, Seigneur, qui me les avez donnés et ac-
» ceptez l'humble sacrifice que je vous en fais.
» Non seulement Gwennolé, Seigneur, mais encore
» ses deux aînés et Cleirvie leur sœur, non seu-

» lement les enfants, mais le père et la mère aussi ».

Nous ne relaterons point ici les épisodes miraculeux qui signalèrent le trajet de Fracan lorsqu'il conduisit son fils Gwennolé pour le remettre aux soins de Saint Budoc. Les auteurs anciens qui nous racontent ce voyage, ne mentionnent pas, en effet, que Jacut et Guethenoc aient été de la partie, ce qui semble supposer qu'ils étaient tous les deux, depuis quelque temps déjà, à Lavré, petite île située auprès de Bréhat et dans laquelle le « Docteur Très Elevé » avait établi son monastère-école.

Il serait intéressant de pouvoir fixer ici l'ensemble des connaissances que comportait à cette lointaine époque le cycle scolaire. Malheureusement, la situation particulière des chrétientés celtiques rend cette tâche difficile, car il paraît très probable que les choses se passaient de façon différente dans les monastères bretons et dans les grandes écoles qui existaient encore alors dans quelques villes de la Gaule. Nous savons cependant, par la vie de plusieurs des Saints de notre pays, en particulier Saint Samson, Saint Gildas et Saint Cado, que les études classiques étaient encore en honneur, malgré les malheurs des temps, dans les écoles monastiques des deux Breagnes. D'ailleurs, pour célébrer le culte divin, lire l'Écriture Sainte et

s'assimiler les vérités de la religion pour les expliquer aux fidèles, il fallait, de toute nécessité, alors comme maintenant, apprendre la langue latine. La Borderie croit même pouvoir avancer que l'on enseignait dans quelques écoles, tant de la Grande que de la Petite Bretagne, ce que l'on est convenu d'appeler les sept arts libéraux, c'est-à-dire la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique, ce qui constitue déjà un assez joli programme pour un siècle que l'on considère ordinairement comme une époque de barbarie.

Nous ne connaissons que très imparfaitement le régime auquel étaient soumis les écoliers dans ces maisons monacales, images lointaines de nos établissements actuels d'enseignement. Il paraît cependant que les élèves étaient divisés en deux séries distinctes : d'un côté, les novices et les futurs moines, de l'autre les jeunes enfants confiés par leurs familles afin de faire leur éducation. « Les étudiants, écrit M. de La Borderie, étaient partagés par petits groupes, dont chacun se trouvait placé sous l'autorité d'un moine qui était à la fois leur professeur dans l'ordre intellectuel et leur directeur dans l'ordre spirituel, comme délégué de l'Abbé ». On voit aussi, par divers traits de la vie de Saint Gwenolé, que ces jeunes gens jouissaient même d'une

assez grande liberté, en dehors du temps consacré à la prière et au travail. Ainsi, pouvaient-ils, par exemple, de temps à autre, retourner voir leurs proches et avoir des relations avec les personnes du dehors qui venaient à Lavré.

Ces relations, d'ailleurs, devaient être plutôt rares. À part la réputation de sainteté dont jouissait le vénérable Budoc, la situation de l'île Lavré, rocher sauvage, battu par les flots et mesurant à peine 10 hectares de superficie n'avait en soi rien qui pût attirer les visiteurs à cette époque où le tourisme n'était pas encore à la mode.

Les jours dans cette solitude devaient s'écouler calmes et uniformes, partagés entre l'étude et la prière. Voir passer les barques d'émigrants venant de la Grande-Bretagne, qui devenaient de plus en plus nombreux à mesure que le V^e siècle approchait de sa fin, était sans doute la plus grande distraction des habitants de Lavré. Dans leurs petites cellules rondes, mesurant environ trois mètres de diamètre et dont les substructions de quelques-unes subsistent toujours, les solitaires pouvaient méditer à leur aise : l'éternel murmure des flots troublait seul le silence de leur retraite.

Par une relation latine du XII^e siècle, pour la rédaction de laquelle son auteur anonyme prétend avoir utilisé des documents anciens, nous savons

combien furent rapides dans les sciences divines et humaines les progrès des deux aînés de Fracan, « à tel point, écrit leur biographe, que, si bien doués fussent-ils par la Providence, il était manifeste qu'ils devaient plus leurs succès à une illumination d'En-Haut qu'à leurs talents naturels ». Leurs progrès dans la vertu dépassaient encore leurs succès dans leurs études et valaient à Saint Jacut aussi bien qu'à Guethenoc, avec la confiance spéciale de leurs maîtres, l'affection de leurs disciples.

Cependant, la réputation des deux adolescents n'avait pas encore franchi les limites de leur monastère. Seuls, Dieu et ses anges connaissaient tout le prix de ces trésors cachés. Mais cette existence paisible et heureuse allait bientôt prendre fin: l'Éternelle Sagesse qui sait, quand il Lui plaît, manifester au monde la sainteté de ses serviteurs, avait résolu, dans ses insondables décrets, de glorifier à jamais les noms de Jacut et de Guethenoc, en les favorisant dès leur jeunesse, du précieux pouvoir de faire des miracles. Parmi les multiples guérisons que leur pieux biographe du moyen-âge attribue aux deux frères, en voici une accomplie par Jacut en personne et que nous relatons ici d'après le manuscrit latin déjà cité plus haut.

Un malheureux lépreux, dans le secret espoir de

trouver à l'île Lavré la délivrance de ses rebutantes infirmités, était parvenu, après bien des efforts, à aborder ce lieu.

Or, un jour que Saint Jacut s'était écarté des bâtiments monastiques, voilà que ce misérable s'approcha de lui et lui demanda humblement l'aumône. Plein de compassion pour les pauvres, ces membres souffrants de Jésus-Christ, notre aimable adolescent n'avait, en les soulageant, qu'un regret, celui de ne pas pouvoir les secourir suffisamment à son gré. Aussi, tout en remettant au mendiant l'argent qu'il portait sur lui, Jacut, tel un malfaiteur, regarde s'il n'aperçoit nul témoin de l'acte que son ardente charité le presse d'accomplir, puis, ne voyant personne, il baise la main couverte de plaies affreuses, qui se tend vers lui, suppliante. Mais, ô merveille admirable ! à l'instant même où les lèvres du jeune Saint se posent sur les horribles cicatrices, celles-ci se ferment immédiatement et la lèpre disparaît pour toujours.

Malgré les adjurations de Jacut qui craignait d'être découvert comme s'il eût commis quelque mauvaise action, l'on conçoit sans peine que le miraculé ne tint pas la chose secrète et s'en fut publier partout, avec sa guérison, le nom de son bienfaiteur. Plusieurs autres miracles aussi remarquables, accomplis à peu d'intervalle par Jacut et

Guethenoc, portèrent au comble la réputation des deux frères et leur valurent une renommée qui, chaque jour s'étendait davantage.

L'APOSTOLAT DE SAINT JACUT

La vraie vertu ne redoute rien autant que la publicité ; aussi, tout le bruit fait autour de leurs noms chagrinaient-il à l'extrême Saint Jacut et son frère. Pensant donc échapper ainsi plus facilement aux importunités de la foule et se mieux garder des tentations de la vaine gloire, les deux jumeaux demandèrent l'habit monastique à Saint Budoc et se placèrent définitivement sous sa direction.

D'ailleurs, les évènements que nous venons de raconter furent sans doute beaucoup plus l'occasion que la raison principale qui détermina la vocation de Jacut et de Guethenoc. Avec leur tempérament ardent et mystique tout à la fois, avec la générosité propre aux nations récemment converties, le nombre étant grand des Celtes devenus chrétiens qui se sentaient alors attirés dans la voie des conseils évangéliques et se retiraient dans les monastères, sûrs asiles, à cette époque troublée, pour la vertu et l'étude.

« La vie des moines de race celtique se partageait en effet tout entière, écrit M. de la Borderie, entre

l'étude, le travail manuel et la prière. Les conseils que donnait sur ces sujets Saint Budoc à ses disciples sont très suggestifs et s'appliquent à tous temps comme à tous lieux. Voici ses paroles :

« Vaquez à l'étude avec humilité, sans vous enorgueillir de votre science, car c'est Dieu qui vous la donne et non vous qui vous la donnez à vous-mêmes. Soumettez-vous au travail manuel avec abaissement et contrition de cœur, sans rechercher la louange des hommes dans l'exercice de votre art, sans mépriser celui qui l'ignore. L'ignorant, tout comme l'ouvrier habile, est la créature de Dieu ; souvent, par la permission divine, tel qui excelle dans un art, a, pour une autre besogne, besoin d'autrui et réciproquement, car je ne crois pas que Dieu crée un homme sans aptitude pour aucun métier. Que si, au lieu d'un seul métier, vous en avez deux, trois ou davantage, de façon à bien gagner votre vie, en cela, comme en tout, c'est Dieu qu'il faut glorifier. Enfin, insistez sans cesse sur la prière, accompagnée de jeûnes et de veilles, suivant l'antique et régulière tradition des Pères. Rien de plus à vous dire. Les trois recommandations que je viens de vous faire, embrassent, si vous les comprenez bien, tous les avantages de la vie auxquels vous aspirez, que ce soit la vie active, ou contemplative, ou même un mélange des deux ».

Les deux aînés de Fracan étaient bien faits pour entendre des recommandations aussi sages. Sous la direction de Saint Budoc, ils avancèrent de plus en plus dans la voie de la perfection qui consiste à maintenir entre les forces du corps et celles de l'âme un heureux équilibre, de sorte que celles-là demeurent toujours les servantes de celles-ci.

Il est vrai que l'existence que l'on menait à Lavré était merveilleusement propre à aider Jacut et son frère à atteindre ce but. Si l'emploi du temps des moines de Saint Budoc n'est pas parvenu jusqu'à nous, nous connaissons par une relation de cette époque la vie que menaient, à quelques lieues de l'île Lavré, les religieux du monastère que Saint Briec avait fondé à la Vallée-Double. Nous citons ce document d'après une traduction de M. de la Borderie : « A des heures déterminées, ils se réunissaient à l'église pour célébrer le service divin. Après l'office des Vêpres c'est-à-dire vers six heures du soir, ils restauraient leurs corps en prenant une nourriture qui était la même pour tous. Ensuite, ayant dit Complies, ils revenaient dans un profond silence et se mettaient au lit. Vers minuit, avec le même zèle, ils se levaient et allaient chanter très dévotement des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu, après quoi ils retournaient se coucher. Mais, au chant du coq,

dès qu'ils entendaient le bruit du signal, ils sautaient promptement du lit pour chanter Laudes. Depuis cet office jusqu'à la deuxième heure, ils consacraient tout leur temps aux exercices spirituels et à la prière. Puis ils retournaient gaiement à leur travail manuel. Ainsi en usaient-ils tous les jours, luttant comme des généreux athlètes pour obtenir par leurs œuvres vertueuses les prix de la vie éternelle.

Nous ne croyons pas que la vie des disciples de Saint Budoc différât sensiblement de celle-là ; c'est donc cette rude discipline qui servit à la formation monastique de Jacut et de Guethenoc. Cependant, cette existence, toute faite de renoncement de mortifications, ne suffisait pas à satisfaire leurs saintes ambitions. Dominés qu'ils étaient par des pensées d'ascétisme et d'apostolat, ils rêvaient de faire encore davantage pour l'amour du Christ. A ces âmes neuves, ardentes, pleines d'idéal et d'enthousiasme, l'expatriation volontaire apparaissait par dessus tout comme l'immolation suprême, supérieurement propre à parfaire l'œuvre de sanctification à laquelle ils s'étaient voués corps et âme.

D'ailleurs leur bonheur à Lavré n'était pas complet : un élément, essentiel à leurs yeux, leur faisait défaut. Ils ne trouvaient pas dans ce lieu la

solitude qu'ils cherchaient, cette solitude, dont nombre de Saints bretons de l'époque étaient passionnément épris. Les vains bruits de la renommée, auxquels ils avaient cru se dérober en s'ensevelissant dans le cloître, les avaient suivis jusque dans cette pieuse enceinte, et souvent encore des pèlerins traversaient la mer et venaient au monastère pour obtenir par l'intercession des deux frères la guérison de leurs maux. C'est ainsi, nous raconte leur biographe anonyme du XII^e siècle, qu'une pauvre veuve, qui était devenue aveugle à force de pleurer, entendant parler des prodiges qui s'accomplissaient à Lavré, se fit conduire dans cette île, dans le secret espoir d'y trouver la guérison. Mise en présence de Jacut et de Guethenoc, cette malheureuse se jette aussitôt à leurs genoux, les suppliant de vouloir la guérir ; mais, dit notre auteur, à peine le front de cette femme eut-il touché les pieds des saints confesseurs, que ce seul attouchement suffit à lui rendre aussitôt la vue.

Chaque miracle dont ils étaient l'instrument alarmait davantage l'humilité des deux frères. La vénération que leur attiraient de tous côtés les guérisons qu'ils accomplissaient, leur devenait un charge de plus en plus pesante. Aussi n'y tenant plus, s'ouvrirent-ils un jour à Budoc du désir qu'ils nourrissaient depuis quelque temps de quitter Lavré et

de s'en aller quelque part, seuls, dans un lieu désert, où ils jouiraient de la tranquillité et pourraient prier et se sanctifier à leur aise.

Saint Budoc connaissait à fond l'âme celtique ; il comprit sans peine les aspirations et les besoins qui troublaient Jacut et son frère. Peut-être aussi, éclairé par un rayon d'En Haut, vit-il la mission que leur destinait ailleurs la Providence ; en tout cas, il leur donna toute permission de s'éloigner.

Il serait sans doute intéressant de connaître l'âge du bienheureux Jacut lorsqu'il dit adieu à son vénérable maître, le « Docteur Très Elevé » ; mais nous manquons ici totalement de renseignements. D'ingénieux calculs ont permis à M. de la Borderie de fixer à l'an 482 la date à laquelle Gwennolé, alors âgé de vint-et-un ans, partit de Lavré à la tête d'une troupe de moines, pour aller fonder un monastère dans l'île de Tibidi. Malheureusement, les premières biographies de Saint Jacut, que l'on avait sans doute écrites peu de temps après sa mort, ont été perdues lors des invasions normandes, et l'unique Vie quelque peu ancienne qui nous soit parvenue de lui, ne nous fournit pas d'indication permettant de savoir si le départ de Jacut précéda ou suivit celui de Saint Gwennolé.

Ce fut, quoi qu'il en soit, à Landoac (nom primitif de la paroisse de Saint-Jacut-de-la-Mer), que prirent terre Jacut et Guethenoc après avoir quitté Lavré et c'est là qu'ils se fixèrent définitivement.

SAINT JACUT A LANDOAC

Qu'était-ce que la presqu'île actuelle de Saint-Jacut au temps où ses premiers apôtres vinrent s'y fixer, cédant sans doute à l'attrait tout particulier qu'exerçaient les choses de la mer sur les cénobites bretons ?... Comme maintenant, ce territoire consistait-il autrefois en une étroite langue de terre que la mer enserme deux fois par jour ?... Les Ebihens et les amas de roches chaotiques qui les entourent étaient-ils déjà séparés du continent, ou bien, dans ces temps lointains, les animaux terrestres pouvaient-ils encore circuler sur ces pierres qui sont maintenant autant d'écueils jetés dans l'Océan, pour servir de défense avancée contre la fureur des vagues, en même temps qu'elles subsistent comme autant d'ossements, débris séculaires d'une terre qui n'est plus ?...

Si pleines d'intérêt que puissent être ces questions, nous n'y pouvons répondre d'une façon adéquate, car, si la science de l'homme est bornée ici-bas, c'est bien dans l'étude d'un passé si reculé,

sur lequel les renseignements certains sont rares, les hypothèses faciles à échafauder, mais combien encore plus faciles à détruire !

Un point semble cependant acquis à l'histoire. La côte que nous habitons n'a pas toujours été limitée ainsi que maintenant : l'Île Agôt, les Herplues, La Moulière, Rochefol, les Ebihens, l'Asnelière et les petits îlots d'alentour, sont aujourd'hui les derniers vestiges d'un rivage disparu. Mais si nous ignorons les circonstances et la date à laquelle s'est produite cette immersion du sol, on peut cependant, dans une certaine mesure, en déterminer les causes.

Sans tenir compte de la fameuse marée de 709, dont l'abbé Manet a narré naguère les détails avec tant de complaisance, mais dont les historiens actuels refusent d'admettre les fantastiques ravages, il faut reconnaître, par le travail qui s'accomplit sous nos yeux, que ce n'est pas en vain que les flots de l'Océan viennent, à chaque marée, battre les falaises de notre littoral, avec parfois l'obstination d'un bélier acharné à ruiner une muraille. Sous cette action destructive, se produit un phénomène d'érosion, des effets duquel, dans certains lieux, on peut facilement se rendre compte d'une génération à l'autre.

Suivant l'expression populaire, « la mer mange petit à petit nos rivages », et la main des hommes, dans plusieurs endroits, à la « Banche », par exemple, a été dans l'obligation d'édifier de coûteux travaux pour arrêter son envahissement. C'est elle, en effet, qui a creusé, élargi et transformé en baies vastes et profondes l'estuaire de cette rivière médiocre qui s'appelle l'Arguenon, et l'embouchure de ce ruisseau plus minuscule encore qu'on nomme Le Laitier ou rivière de Drouet. « N'a-t-on pas, écrit l'abbé Manet, retrouvé plusieurs fois sur nos grèves, mis à découvert par les tempêtes, les troncs d'arbres qui, naguère, ombrageaient ces rivières, et dont l'aspect, la couleur et la consistance indiquaient un long séjour sous l'eau et les sables marins ? ».

De plus, si l'on tient compte de la constitution du sol, l'on peut croire, semble-t-il, que les conquêtes de la mer se sont faites surtout aux dépens de notre presqu'île, dont les côtes formées, en bien des endroits, de terre argileuse et de roches friables, étaient beaucoup plus faciles à entamer que les solides falaises de Saint-Jaguel et de Sainte-Brigitte.

Mais, ce travail de pénétration de l'Océan, on se l'imagine bien, n'a pas été l'œuvre d'un jour. Il a mis plus ou moins de siècles à s'accomplir, suivant la nature du terrain contre lequel luttait la

mer ; le temps n'est pas encore si éloigné de nous où l'on voyait naguère des prairies entre les îlots de Cézembre et du Grand Bey, vis-à-vis Saint-Malo, puisque des actes authentiques de 1441 et de 1455 nous montrent que les dites prairies existaient encore à cette date.

Peut-être, au moment où Saint Jacut aborda sur notre côte, des prairies semblables verdoyaient-elles aussi dans les grèves plates, toutes remplies de mystérieuse grandeur, qui séparent maintenant la paroisse de Saint-Jacut des paroisses limitrophes du Guildo et de Lancieux ? Peut-être même une vaste forêt pareille à celle qui recouvrait, lorsqu'il y débarqua, le territoire auquel Saint Lunaire a donné son nom, ombrageait-elle les terres maintenant dénudées qui composent le territoire de la commune actuelle de Saint-Jacut.

Pourtant, le pays où venaient s'établir les deux aînés de Fracan avait été peuplé et cultivé autrefois. D'après M. Gaultier du Mottais, on a trouvé, en effet, dans l'île des Ebihens, en 1849, des monnaies curiosolites qui prouvent que des membres de cette tribu armoricaine ont séjourné jadis en cet endroit. Toujours d'après le même archéologue, deux meules à blé datant de l'époque romaine ont été découvertes, en octobre 1866, vers la queue de l'île, enfouies à une assez grande profondeur. C'est

assurément un indice que les Romains ont dû avoir des établissements en ce lieu. Mais, lors de l'arrivée de Saint Jacut, le pays était presque désert. Les habitants avaient fui les côtes plus particulièrement exposées aux invasions des barbares qui ravageaient tout par le fer et par le feu, comme en témoignent les restes de la superbe villa découverte en 1850 près la grève de Quatre-Vaux par MM. Cunat et de La Morvonnais et dont les substructions, lorsqu'elles furent mises à jour, portaient encore les traces de l'incendie qu'y avaient allumé les envahisseurs. Aussi, vers la fin du v^e siècle, les quelques indigènes qui habitaient encore cette région dévastée, menaient quasi une vie de sauvages, incertains toujours du lendemain et réduits aux maigres produits de leur chasse et de leur pêche.

A leur arrivée à Landoac, Jacut et Guethénoc, dans l'humble ermitage qu'ils se construisirent sans doute, purent donc satisfaire à leur aise l'attrait qu'ils éprouvaient pour la vie contemplative, consacrant le jour au travail des mains nécessaire pour sustenter leur corps et donnant la nuit à l'oraison.

Combien de temps dura cette existence, quel heureux hasard fit découvrir aux rares habitants de ce pays la retraite de nos deux solitaires, nous n'en savons rien. Le vénérable auteur dont nous utili-

sons la relation, moins prodigue de détails que les reporters d'aujourd'hui, a négligé de nous en instruire. Nul doute cependant que le spectacle des misères qui affligeaient les Armoricains n'ait ému de bonne heure le cœur compatissant de Jacut et de son frère et qu'ils se soient prodigués à les secourir. Nous en avons d'ailleurs pour garant le témoignage de leur biographe anonyme qui résume admirablement dans une courte phrase le bienfaisant apostolat que Jacut et Guethenoc exercèrent autour d'eux : « Ils construisirent, nous dit-il, un monastère, et s'appliquèrent ensemble, autant à arracher ces gens à leurs erreurs qu'à guérir les maux dont ils étaient accablés ». D'après ces indications, nous pouvons aisément nous représenter nos deux Saints à l'œuvre et s'employant à relever le niveau moral des indigènes en leur inculquant les vérités de la foi, tout en leur faisant en même temps reprendre des habitudes de travail soutenu et de vie sédentaire, indispensables éléments de toute civilisation durable.

A l'époque où vivaient, en effet, Jacut et Guethenoc, la religion druidique dans les campagnes, et les faux dieux du paganisme romain dans les villes, avaient encore un peu partout leur culte et leurs adorateurs. Aussi toutes les vies des Saints bretons de ce temps nous parlent-elles des païens que

rencontrèrent ces missionnaires à leur arrivée en Armorique.

Mais tout en se dévouant aux intérêts des âmes, Jacut et Guethenoc, fidèles imitateurs de Celui qui laissa tomber de ses lèvres le « *misereor super turbam* », n'oublièrent point les besoins des corps. « La règle des moines leur prescrivait, nous l'avons vu, le travail incessant, et la force des choses, c'est-à-dire la nécessité de vivre, les poussait à appliquer le travail manuel à la culture de la terre ». Guidés par leur expérience et leurs conseils, les chrétiens qu'ils groupèrent autour d'eux se lancèrent à leur suite dans la mise en labour des terrains en friche qui foisonnaient un peu partout. L'initiation dans cette voie n'était peut-être pas la partie la plus facile de l'œuvre de nos deux Saints, car il s'agissait d'une éducation à refaire et d'habitudes de travail toutes nouvelles à contracter. Mais Jacut et Guethenoc n'étaient plus seuls à prêcher d'exemple. Plusieurs disciples, gagnés par leur enseignement, s'étaient mis sous leur direction et, à eux tous, ils formaient déjà un petit monastère, bien minime sans doute par le nombre de ses membres, mais grand devant Dieu par l'éclat des vertus de ceux qui en faisaient partie.

Tels furent les premiers débuts de l'abbaye de Saint-Jacut-de-l'Isle, destinée à devenir si considé-

nable au Moyen-Age et dont les Abbés occupèrent durant plusieurs siècles le quatrième rang parmi les quarante et quelques Abbés qui siégeaient aux Etats de Bretagne.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT JACUT

Les vénérables hagiographes dont nous suivons les récits sont unanimes à déclarer que la « renommée de Saint Jacut et de son frère s'étant étendue au loin, le nombre de leurs disciples s'accrut en peu de temps d'une façon considérable ».

Ces lignes demandent explication. Quoiqu'aucun de ces auteurs n'en dise mot, il nous paraît probable que le courant d'émigration qui se poursuivait, durant plus d'un siècle, de Grande-Bretagne en Armorique, dut contribuer à grossir l'humble monastère de Jacut.

Nous lisons, en effet, dans les relations de ce temps, que des barques chargées de moines, de soldats, de femmes, d'enfants, abordaient sans cesse, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre de la côte de Domnonée. Un de ces groupes débarqua sans doute à Landoac et, tandis que l'élément laïque se joignait à la population qui se groupait déjà aux environs du « lann » fondé par Jacut, l'élément religieux fournissait à la communauté naissante de nouvelles recrues.

Bien que nous ne sachions pas d'une façon positive l'endroit précis où Saint Jacut avait établi son monastère, tout porte à croire cependant que l'abbaye actuelle de Saint Jacut occupe l'emplacement de ce moutier primitif. Par son isolement du monde, ce site est, en effet, merveilleusement approprié à la vie monacale, en même temps que le repli de terrain où sont construits les bâtiments d'habitation offre un abri précieux contre les vents du large.

Nous pouvons nous faire une idée de ce qu'était la première abbaye de Landoac par la description que les vieux auteurs nous ont laissée des fondations de ce genre. On sait que les anciens monastères bretons n'étaient qu'une réunion de cellules ou plutôt de logettes occupant un assez vaste espace, grâce au soin qu'on mettait à les isoler les unes des autres. Ce fut seulement plus tard que les religieux habitèrent ensemble le même édifice sous la surveillance immédiate d'un Supérieur. Aux premiers temps, l'Abbé se contentait d'avoir sa cellule un peu en arrière des autres et, autant que possible, sur une petite éminence, de façon à pouvoir embrasser d'un coup d'œil toute sa communauté.

Durant que les plus habiles d'entre les moines s'adonnaient, dans les divers ateliers du monastère,

aux arts mécaniques et formaient autour d'eux une pléiade d'excellents ouvriers, d'autres attaquaient avec énergie le sol depuis longtemps improductif et chaque année voyait couronner leurs efforts par la mise en rapport de nouveaux arpents. C'est ainsi que d'anciennes relations nous montrent Saint Lunaire s'attachant avec une vigueur inlassable à faire produire d'abondantes moissons à une terre jusqu'alors couverte de broussailles et de halliers dont les bois de Ponthual sont aujourd'hui les derniers restes. Vers les mêmes temps, Saint Thuriau, nous dit son biographe, plantait de ses propres mains, depuis Dol jusqu'à Crai, c'est-à-dire sur une longueur de près de trois milles, une véritable forêt d'arbres fruitiers, dont les pommiers, qui peuplent maintenant les environs de Dol constituent sans doute la descendance. D'ailleurs, c'est à nos vieux moines d'Armorique que nous devons d'avoir mis dans nos pays le cidre en usage. Nous lisons, en effet, en termes formels dans l'extrait de la Vie de Saint Gwennolé, rapporté par D. Morice, au tome premier de ses Mémoires, que « ses moines employaient pour leur usage habituel une boisson tirée du jus de la pomme, qu'ils coupaient avec de l'eau », boisson assez peu en vogue jusqu'alors et, paraît-il, délaissée par les Bretons qui lui préféreraient de beaucoup l'hydromel ou la cervoise et surtout le

vin quand ils pouvaient s'en procurer.

Serait-il téméraire de supposer que Saint Gwenolé, en bon frère, fit part, un jour ou l'autre, à Saint Jacut du secret de cette rafraîchissante boisson et que les moines de Landoac usèrent à leur tour de ce breuvage que les Bretons d'aujourd'hui s'accordent à trouver délectable ?

L'obéissance, la pauvreté, la chasteté, formaient alors, comme maintenant, le fond de cette vie monastique ; mais la mortification corporelle et la prière y occupaient une place qui n'a jamais été dépassée.

L'exemple de Saint Jacut, comme une prédication vivante, n'était-il pas là pour animer ses disciples ! Vêtu, selon l'usage du temps, d'une cuculle de peau de chèvre, dont les poils rougeâtres étaient tournés en dehors, les cheveux coupés ras jusqu'au milieu du crâne, conformément aux règles de la tonsure celtique, le visage couvert d'une longue barbe qui ne connaissait pas le fer du ciseau, Jacut partageait lui-même le travail de ses moines. Providence en même temps du pays d'alentour, son influence s'étendait chaque jour davantage et le champ d'action de ses bienfaits et de ses miracles, comme s'il eût été trop à l'étroit sur la terre ferme, s'exerçait parfois sur les flots.

C'est ainsi que les historiographes de Saint Jacut sont unanimes à raconter un miracle dû à son intervention ainsi qu'à celle de son frère Guethenoc et très propre à rendre chez à nos populations maritimes le culte de ces deux Saints :

« Un jour donc que la tempête faisait rage et que de malheureux nautoniers (peut-être était-ce des pêcheurs de Landoac) se débattaient vainement contre une mort imminente, il leur vint la pensée — connaissant la sainteté de Jacut et de son frère — d'invoquer le secours de ces deux serviteurs de Dieu. Or, chose merveilleuse, voici qu'au même instant, les deux frères apparaissent soudain, l'un à la proue, l'autre à la poupe de la barque, ils rassurent de quelques mots les matelots glacés d'effroi et conduisent miraculeusement leur bateau à bon port ».

C'est sans doute après ce premier miracle qu'il fait placer la séparation de Jacut et de son frère.

Nous nous en tiendrons ici à la tradition constante de l'abbaye de Saint-Jacut, laquelle a toujours rapporté que, vers la fin de sa vie et pour une cause demeurée inconnue, peut-être en raison du grand nombre de moines qui vivaient à Landoac, Guethenoc se sépara de son frère Jacut et s'en fut vers d'autres contrées chercher à son activité un nouveau champ d'action.

La chose, en soi, n'a rien qui puisse étonner, car ces sortes de pérégrinations entraient dans les habitudes et le goût des moines bretons ; ce que nous savons moins, c'est le lieu vers lequel Guethenoc dirigea ses pas.

Saint Jacut, demeuré seul à Landoac, continua d'y mener une vie toute pleine de mérites et de bonnes œuvres. Il semble aussi que certains membres de sa famille, tout au moins sa mère, vinrent l'y retrouver. Plusieurs souvenirs du séjour de cette bienheureuse dans notre pays paraissent, en effet, avoir subsisté jusqu'à la Révolution Française.

C'est d'ailleurs vers les débuts du VI^e siècle que, suivant la tradition, Saint Sieuc, disciple de Saint Briec et patron de Lancieux, vint, après la mort de son maître, débarquer sur nos côtes. Si Sainte Blanche habitait Ploufragan, l'on peut penser qu'elle profita du voyage du saint moine pour se joindre à lui et venir rendre visite à son fils qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps.

Saint Gwennolé, sans doute, n'oublia pas non plus son frère aîné. Nous pourrions citer à l'appui des relations qui existèrent probablement entre les deux frères, les noms de plusieurs Saints qui ont attaché leur souvenir à notre pays : Saint Walay ou Balay, Saint Rieul, Saint Theï ou Saint Deï.

Mais, paraît-il, les conclusions de la critique contemporaine ne permettent plus d'affirmer maintenant comme autrefois que ces saints personnages aient jamais été moines à l'abbaye de Landévennec.

Un autre point réduit radicalement encore par la critique, ce sont les fameuses relations qu'auraient entretenues ensemble le roi Gradlon et notre Saint Jacut.

Malgré le grand nom de Mabillon et le sentiment des auteurs des *Anciens Evêchés de Bretagne*, l'on ne peut douter que cet épisode de la vie de Saint Jacut ne soit copié de toutes pièces sur la vie de Saint Gwennolé. L'autorité de Gradlon ne s'est jamais étendue jusqu'à notre contrée et l'on doit chercher des raisons plus solides pour expliquer les nombreuses donations dont l'abbaye de Landoac fut de bonne heure l'objet. Il est fort possible qu'à la recommandation de Fracan, père de Saint Jacut, quelque chef breton, alors régnant sur la Domnonée, ait grandement favorisé l'établissement naissant de Landoac.

Mais les plus belles existences ont une fin ici-bas ; il arrive un jour où Dieu juge que l'heure de la récompense a sonné pour ses bons serviteurs. Aussi, nous dit Noël Mars, auquel nous empruntons les lignes qui vont suivre, « après que Saint

Jacut eut administré, un long temps, son monastère, plein de jours et de mérites, il rendit l'âme à son Créateur, le huitième jour de février, dans la première moitié du sixième siècle, car l'on ignore la date exacte de sa mort.

» Son corps fut enterré, écrit notre historien, en l'église de ce monastère qui était dédiée à Notre-Dame, quoique, à raison des miracles que Saint Jacut y a opérés, elle a été depuis appelée de son nom ».

Malheureusement, les guerres et les dévastations qui suivirent firent perdre la mémoire de l'endroit où l'on avait primitivement déposé le corps de notre Saint, si bien que le bénédictin D. Le Gallois pouvait écrire au XVII^e siècle : « L'on a cru, mais sans nulle autorité, que l'on avait déposé le corps de Saint Jacut dans une grande arcade proche Notre-Dame. »

Quoiqu'il en soit, « les restes de Saint Jacut, ajoute Noël Mars, demeurèrent dans l'église qu'il avait fondée, jusqu'à la descente des Normands en Bretagne, qui fut environ l'an 878, auquel temps il fut transféré en France avec les autres reliques des Saints de Bretagne, encore bien que l'on ne sache au vrai le lieu où il fut transporté ».

Le souvenir de notre saint Abbé ne disparut pas des cœurs, en même temps que ses ossements sacrés quittaient un sol qu'ils avaient si longtemps sanctifié, pour prendre le chemin de l'exil. Longtemps encore. Saint Jacut continua d'être invoqué dans notre pays, aussi bien que dans un grand nombre de paroisses de Bretagne.



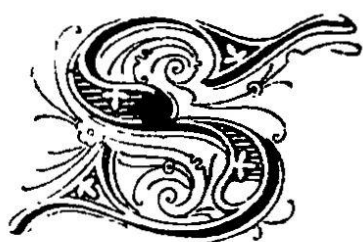
SAINT CAST

Des deux notices qui suivent, la première est extraite d'un guide du Syndicat d'Initiative de St-Cast, qui, d'ailleurs, ne cite pas ses sources.

La seconde est tirée de la Petite Légende Dorée de la Haute-Bretagne, de Paul Sébillot.



SAINT CAST



SAINT CAST (Cado, Cadoc, en gallois « Cattwg »), fils d'un prince irlandais, naquit en 522. La vie d'homme de guerre n'étant pas de son goût, il se retira en un lieu sauvage où il se soumit à la direction d'un ermite pendant douze ans.

Cado se rendit ensuite en Ecosse pour prêcher la foi du Christ, dont il sema l'amour en beaucoup d'âmes, puis il passa la mer, traversa la Bretagne, alla jusqu'en Palestine, fit un séjour à Rome et revint à son Monastère après sept années de voyages.

Il choisit alors quelques-uns de ses frères religieux, repassa de nouveau la mer en leur compagnie

et vint se fixer dans une petite île près de Belz (Morbihan), où il bâtit un pont célèbre sur le bras de mer appelé « Mer d'Étel ». En 567, il partit de nouveau en voyage, parcourut la Gaule, passa en Italie et s'arrêta dans la ville de Bénévent dont l'évêque venait de trépasser.

Cado, dont la réputation était déjà belle, fut élu pour lui succéder, malgré ses résistances, et, à son sacre, fut nommé Sophias.

'En l'année « cinq cens septante » (570), une armée de Barbares prit d'assaut Bénévent, et le saint évêque fut tué à coups de lance sur les marches de l'autel, en son église.

Saint Cast-Cado fut l'une des figures les plus originales de l'Eglise bretonne du VI^e siècle. L'un des traits caractéristiques de sa vie est son amour des voyages. Il alla trois fois à Jérusalem et sept fois à Rome. On pourrait donc le prendre comme patron des voyageurs.

Malgré diverses opinions très honorables qui tendraient à faire croire qu'il y eut un Saint Castus, autre que Cado, il n'existe aucune preuve sérieuse de l'existence d'un Saint dont le nom se rapproche plus de « Cast ».

D'AUTRES LÉGENDES

LE PIED DE SAINT CAST

Il était, une fois, un Saint qui vint de l'Irlande en Bretagne pour y prêcher la religion chrétienne. Il débarqua au pays qui porte maintenant le nom de Saint-Cast, mais les habitants, le prenant pour un pirate, voulurent le chasser. Le Saint les rassura et se fit connaître à eux.

Alors, le Seigneur du pays le fit appeler et lui dit :

— Puisque tu es Saint et que tu te prétends envoyé par Dieu, opère un miracle et nous croirons en toi.

— Eh bien, répondit Saint Cast, pour prouver la vérité de ce que j'ai dit, j'imprimerai mon pied sur le rocher, à l'endroit où j'ai débarqué.

Suivi du Seigneur et d'une foule de gens, il descendit la falaise et, étant arrivé au rocher sur lequel il avait sauté en abordant, il frappa du pied et la marque resta empreinte sur le rocher.

— Tant que le monde sera monde, dit Saint Cast, mes pieds resteront marqués ici.

Le Seigneur fut si étonné de ce prodige qu'il

emmena Saint Cast à son château et lui donna un terrain sur lequel il fit bâtir l'église.



En haut du sentier qui monte de la belle grève de Saint-Cast au village de l'Isle, on voit sur le rocher une empreinte longue de cinquante centimètres environ, dont la forme rappelle en effet celle d'un grand pied. Dans le Morbihan, Saint Cado, évêque et martyr, VI^e siècle (1^{er} novembre), a laissé, près d'Etel, une empreinte ayant à peu près la forme d'un pied de grandeur plus qu'humaine ; elle est entourée d'une grille et l'on a élevé à côté une croix ; c'est la glissade que fit Saint Cado lorsqu'il s'élança pour empêcher le diable de détruire le pont que le Saint avait bâti.



La légende suivante attribue à l'empreinte du pied de Saint Cast une origine moins élevée :

Un jour, Saint Cast se promenait sur les rochers de l'Isle, en compagnie d'un cordonnier son ami. Comme il sautait d'une pierre sur l'autre, ses souliers, qui s'étaient usés à l'eau de mer, se déchirèrent et il resta pieds nus. Il dit au cordonnier :

— Il faudra me faire une paire de souliers ; prends-moi mesure avant de me quitter.

Alors Saint Cast posa le pied sur un rocher de la falaise et il dit au cordonnier de marquer, car il n'avait pas de mesure avec lui ; mais le cordonnier ne pouvait rien tracer sur le rocher. Saint Cast frappa du pied sur la pierre, qui s'enfonça comme de la vase mouillée et il dit :

— Maintenant, tu peux mesurer à ton aise la longueur et la largeur de mon pied ; car, tant que le monde sera monde, sa marque restera ici.

LE PARDON DE SAINT-CAST

Le calendrier breton place au 5 juillet Saint Cast, évêque. Il y a une assemblée assez fréquentée au bourg de Saint-Cast, le second dimanche après la Saint Pierre ; elle porte le nom de la « Saint Cast-Saint Lunaire ». Saint Lunaire est le deuxième patron de la paroisse. Tout près de l'église est une fontaine dite de Saint-Cast. Autrefois, on y allait puiser de l'eau pour les personnes qui avaient mal aux yeux. Cette pratique, qui semble tombée en désuétude, se rattachait peut-être au culte de Saint-Lunaire.

Paul SÉBILLOT,

(Petite Légende Dorée de la Haute-Bretagne)

SAINT BRIEUC

***La notice qui suit est extraite des Vies des Bienheureux
et des Saints de Bretagne, du Chanoine de Garaby (1839)***



SAINT BRIEUC

L naquit vers 409, d'une famille illustre de la Bretagne insulaire. Son père se nommait Cerpus et sa mère Eldrude. Il apprit auprès d'eux tout ce qu'en leur pays on pouvait enseigner à un jeune homme de sa qualité et donna dès ses tendres années des marques d'une grande sainteté.

Il avait environ vingt ans à l'arrivée de Saint Germain d'Auxerre dans la Grande-Bretagne et devint un des principaux élèves du prélat, qui l'emmena en France et lui conféra le sacerdoce.

Brieuc, dirigé par cet excellent guide, fit d'étonnants progrès dans la sagesse et dans les sciences ecclésiastiques. Il était si charitable qu'il ne pouvait

renvoyer les pauvres sans les avoir secourus. Il leur donnait même ses vêtements et tout ce qui se trouvait à sa disposition.

Bientôt, enflammé du désir de propager l'Évangile, il projette avec un ami un voyage dans sa patrie. Il s'embarque ; il atteint le rivage ardemment souhaité et, joyeux, il revoit le toit paternel.

Il convertit ses parents et une foule de citoyens, fit élever plusieurs églises en divers cantons et appela des prêtres à les desservir.

Ce fut sans doute alors qu'il reçut la dignité épiscopale. Il donna des soins particuliers aux auteurs de ses jours, devenus ses enfants spirituels, et, grâce à leurs dons, il fonda, dans une vaste solitude, un célèbre monastère où il rassembla une multitude de disciples. Dans une famine qui ravagea la contrée, un grand nombre de personnes, poussées par le besoin, vinrent à son couvent ; il les accueillit avec bienveillance et les nourrit des provisions de la communauté.

Vers 480, âgé d'environ 70 ans, sur un avis qu'il reçut du ciel, le soir de la Pentecôte, d'aller répandre dans l'Armorique l'éclat de sa piété et de ses lumières, il se hâta de s'y rendre avec 268 religieux. Il débarqua dans un port léonais, s'avança par terre jusqu'à la rivière du Jaudy, dans le territoire de Tréguier, y convertit, dit-on, le comte

Conan et bâtit, par son secours et par celui des fidèles du pays, un monastère à Landebaëron. Il le gouvernait, lorsque les Coriticiens vinrent le conjurer de retourner dans leur île, pour en bannir la peste. Il y alla et, par ses prières, il triompha du fléau.

Revenu à Landebaëron, il vit qu'il gênait quelques imparfaits et, laissant pour Abbé un de ses disciples, il partit avec 84 religieux et vint par mer chez Rigual, autrefois prince de Domnonée, dans la Grande-Bretagne, et alors souverain d'un canton de l'Armorique, près de l'embouchure du Gouet. Grâce aux libéralités de ce comte, qui le reconnut pour son parent et lui témoigna ainsi sa reconnaissance de ce qu'il lui devait sa guérison, d'abord il construisit un oratoire dans une vallée couverte de bois, près d'une agréable fontaine et non loin de la rivière qui se décharge dans le port du Légué ; ensuite, dans les bâtiments en bois que lui céda le généreux seigneur, avec sa terre du Rouvre et dépendances, il bâtit une église sous l'invocation de Saint Etienne, premier martyr, et un monastère dont il eut la direction.

Une foule de personnes, converties par le zèle du pieux évêque, vinrent s'établir autour du nouveau couvent et formèrent la ville de Saint-Brieuc, érigée en évêché en 844 par Nominoé.

Le Saint y vécut de la manière la plus édifiante, répandant les lumières de la religion sur tous les peuples voisins.

Plus il avançait en âge, plus les exercices de la pénitence et du ministère augmentaient sa ferveur.

Son savoir, son expérience, sa bonté, ses miracles, le mirent en si grande considération qu'on venait à lui de partout et que sur toutes choses, spécialement en celles du salut, on avait confiance en lui.

Rigual, retiré à sa campagne d'Hillion, se voyant très vieux et fort malade, voulut recevoir les derniers sacrements par le ministère de son vertueux parent, Briec, qui auparavant allait modestement à pied, fut forcé par son grand âge de se faire porter en charrette à la demeure du comte. Plusieurs de ses religieux le suivaient, chantant avec lui les louanges du Très-Haut. Par de pieuses exhortations, il aida le veillard à mourir saintement. Il devait le suivre de près. Averti de sa fin par une fièvre légère, il rassembla ses enfants selon la grâce, leur prêcha l'union et l'observance de la règle, leur prescrivit un jeûne de six jours, reçut les derniers secours de l'Eglise en leur présence, les bénit et mourut en 502.





Table des Matières

<i>Avant-Propos</i>	5
Saint Malo	15
Saint Aaron	39
Saint Brandan	43
Saint Servan	49
Saint Méloir	57
Saint Samson	61
Saint Marcan	67
Saint Suliac	71
Saint Valay	77
Saint Enogat	81
Saint Lunaire	89
Saint Briac	115
Saint Sieuc	131
Saint Jacut	141
Saint Cast	177
Saint Briec	185

IMPRIMERIE P. BRAUN
36, rue du Casino
DINARD

—